

N° 44

NOËL 1936



BON-SECOURS



Servez - vous
dans les
MEILLEURES MAISONS...

LIBRAIRIE CLASSIQUE & DE PIÉTÉ



André DERRIEN Fils

52, Rue de Siam - BREST



. . . Fournitures pour . . .

BUREAUX :: ÉCOLES

BIBLIOTHÈQUES

LIVRES SCOUTS



Galerie SALUDEN

EXPOSITION PERMANENTE DE TABLEAUX

Copies d'Anciens - Cuirs - Etains

Céramiques et Grès de Quimper

Papiers peints

FOURNITURES POUR LES ARTS

Salles d'exposition et Magasins :

14, Rue Traverse

et Place Sadi-Carnot - BREST

Chèques Postaux : Rennes 7778

Téléphone : Brest 23-05

Suc^{le} : Avenue d'Ys - Morgat

.. ENTREPRISE GÉNÉRALE DE TRAVAUX EN CIMENT ..



CIMENT ARMÉ



Bâtiments Industriels

Réservoirs

Cuves Verrées

Dallages — Enduits

Crépis en tous genres

Devantures

Carrelages, Mosaïques



PRÉVOSTO

PÈRE & FILS

INGÉNIEURS A. M. F. R.

82, rue Victor-Hugo

BREST



R. C. 13.702

Téléphone 33-01

CHUPIN - BOULARD

◆◆ BREST ◆◆

Quincaillerie de la POSTE

Rue Louis-Pasteur, 11

R. Ambroise-Thomas, 14-16-18

QUINCAILLERIE

SAINT-MARTIN

Rue Jean-Jaurès, 102

AUTRES MAGASINS :

Rue d'Algésiras, 9

Rue Colbert, 12

Place de la Liberté, 5

Rue de la Vierge, 25

Tout ce qui concerne les Articles :

de Ménage, de Chauffage et d'Eclairage

**Articles de Bâtiments, Peinture, Vitrerie
Fers, Aciers, Sanitaire**

TÉLÉPHONE 29-74 (2 LIGNES)

R. C. 12.702

Maison P. COELENBIER

43, Rue Emile-Zola

LE PLUS GRAND CHOIX DE MEUBLES

en tous genres



Tapisserie — Tentures — Tapis

SPÉCIALITÉS de LOCATION de MEUBLES

● CHARBONS ●

ETABLISSEMENTS

Pierre Stéphan

IMPORTATION DIRECTE

RUE DU BASSIN — BREST

(PORT DE COMMERCE)

TÉLÉPHONE 22-58

R. C. Brest N° 2

Adresse Télégr. :
STÉPHAN-CHARBONS

Aux Galeries Saint - Martin

BLANCHISSERIE

NETTOYAGE A SEC

GLAÇAGE AMÉRICAIN

Usine au Clos-Neuf



Travail soigné TÉLÉPH. : 21-94 et 34-50 Livraison rapide

CRÊPERIE MODERNE

..... SPÉCIALITÉ
DE CRÊPES BRETONNES
BEURRE DE QUIMPER
CIDRE DE FOUESNANT



Téléph. 31-99

R. C. 7.032

MARQUE DÉPOSÉE

Fabrication sur 15 poêles à la fois

MAISON
BOËNNEC



34, Rue d'Algésiras

— BREST —

Etablissements MARFILLE

Rayon spécial d'articles de voyage

Fabrication et Réparations

41, 43, 45, Rue Louis-Pasteur

BREST

Maison la plus importante de la Région

Téléph. : 20-33

CHAUSSURES & RÉPARATIONS

SABOTS -- CHAUSSONS



Maison CAPITAINÉ

39, Rue du Château — BREST



Chaussures de luxe et de travail

Les meilleures Marques

Prix les plus bas

Qualité irréprochable

Réparations soignées

Livraison rapide

Grand choix de sabots et chaussons

GRANDE BRASSERIE DE KÉRINOÙ

Société Anonyme au Capital de 5.320.000 francs



Ses Spécialités :

Bock l'Alliance

Bock Lambé

Soda " S'ki "

Téléphones : 20.94 ~ 20.84 ~ 21.73

A SAINT-LOUIS

Ancienne Maison LOLLIEROU-HUET

L'HOSTIS & JORDE, Suc^{rs}

BREST - 18 et 27, Rue Louis-Pasteur - BREST

TÉLÉPHONE 21-18

Tous les Tissus pour Dames, Hommes, Garçonnetts

COUVERTURES - BLANC - TAPIS - TOILE, etc...

◆ VOYEZ NOS MARCHANDISES ◆ CONSULTEZ NOS PRIX ◆

Escompte de 5 % en marchandises

NOS PRIX NE CRAIGNENT AUCUNE CONCURRENCE



ASSURANCES



Accident - Incendie - Vie - Vol - Maritime - Aviation

J. Salaün

BREST — 4, Rue de la Mairie — BREST

Téléphones 25-27 — 35-79

« La Défense Civile »

garantissant les automobilistes contre tous frais de procédure

N° 44

NOEL 1936

BON-SECOURS

REVUE TRIMESTRIELLE

Collège N.-D. de Bon-Secours

BREST

SOMMAIRE



LA VIE AU COLLÈGE

- La France sera-t-elle belle ou laide ? .. **R. P. A. Guittet**
Baccalauréats (1936).
Remise du Sabre.
Compte Rendu .. **J. Bésineau**
Discours de M. le Capitaine de Vaisseau Marie.
Au Jour le Jour .. **Ti Gif**
Congrégation de la Très Sainte Vierge.
Renouveau.
Visite des pauvres.
Conférence sur les Missions .. **B. Ausseur**
Le Luron de la Butte.
Les Sports en première division .. **G. Herry**
chez les petits .. **Un Quatrième**
Un voyage au pays des perles.

VARIA

- Madrid sous le régime de la terreur .. **F. Poubennec**
Sur les bords de la Bidassoa .. **Y. Mocaër**
Week-end dans le proche sur-Algérien .. **R. Deschard**
Un Safari au Tanganyika .. **L. Costa de Beauregard**
Vengeance de potache .. **R. Derout**

CHEZ LES ANCIENS

- Allo... Allo.. .. **R. Mazurié**
Nouvelles d'Anciens.
Nos Morts.
Carnet de Famille.

LA FRANCE

sera-t-elle belle ou laide ?

Longtemps, *la politesse* a fait le charme de la France : la politesse, c'est-à-dire ce sentiment des égards dûs aux autres, cette qualité de l'âme que les Latins appelèrent « urbanitas », le bon ton de Rome, et qu'au Moyen-Age on nomma courtoisie. La politesse donnait à la France une beauté plus humaine, et c'était un succès que d'avoir créé le chevalier, l'honnête homme, le gentilhomme. Quelle sottise d'avoir guillotiné le savoir-vivre et d'avoir laissé pénétrer partout cette laideur, le sans-gêne.

Enfants, ce serait aujourd'hui une magnifique audace de faire rentrer la politesse dans nos habitudes. Cela semble peu de chose de dire merci, de saluer aimablement, de céder sa place en se gênant volontiers, d'éviter les réflexions déplaisantes, et de renoncer aux goujateries qui mettent les autres dans l'embarras. Mais c'est faire remonter à la surface une vérité splendide : la personne humaine est une valeur qui compte. En se rencontrant au large, deux bateaux hissent leurs couleurs en signe de reconnaissance. De même un homme doit à un autre homme un hommage d'attention. Au lieu de ne penser qu'à soi, il faut essayer de rendre la vie plus agréable aux autres : au diable l'égoïsme de la jungle ! Et puis c'est justice, par nos prévenances, de donner à autrui ce qui lui est dû : il est, non pas n'importe qui, mais notre prochain.

Le christianisme a fait de la politesse une vertu qui, ayant

ses racines au fond de notre être, transparait dans nos gestes et notre tenue. Le secret, le voici : le Christ façonne l'âme et l'âme doit façonner le corps. Le chrétien doit être le témoin de la distinction du Christ. Nos pères ont acheté ce privilège, ce blason, par le martyre sanglant. Il y a une noblesse chrétienne qui se reconnaît au langage, à l'attitude, aux mœurs. Il y a un savoir-vivre chrétien, une suprême élégance, qui est le respect de soi et des autres.

Vous saurez que le Communisme de Lénine veut tuer la politesse : c'est une vertu trop gracieuse qui empêcherait bourgeois et prolétaires de se haïr. Vertu aimable, charitable, en effet, dont Léon Harmel, le grand patron chrétien, appréciait l'efficacité dans la solution du problème social : « Avant tout, question d'égards ! » disait-il.

L'heure est venue : nous voyons dans quelle barbarie jettent l'insolence, l'effronterie et le vandalisme. Il y a des nations qui s'enlaidissent par le débraillé et l'anarchie. Vous, les jeunes, en gardant la noblesse de vos âmes, et en estimant la tenue plus qu'une élégance, faites que la France redevienne *Pays de Courtoisie*.

A. GUITTET.



BACCALAURÉATS 1936

MATHEMATIQUES ELEMENTAIRES

Reçus : André Briend, Jacques Dillard, Henri Feillard, Michel de Forsanz, Charles Pavot, Georges Prigent.

Admissibles : René Fille, Maurice Viot.

(9 présentés, 8 admissibles, 6 reçus)

PHILOSOPHIE

Reçus : André Le Moal, Marc Liron (Mention A. B.), Henri Mazurié, Jean Penquer.

(8 présentés, 4 admissibles, 4 reçus)

PREMIERE

Série A. — *Reçus* : Léon Baudet, Jacques Bésineau, Hervé Bongrain (Mention A. B.), Jacques de Corbière, Henri Darrieus, Hippolyte Foulon, Georges Herry, Michel de Kermenguy, René Lannuzel (Mention A. B.), Maurice Le Gall, Raymond Marmouget, Paul Masseron, Henri Piriou, Bernard Pouliquen, François Rolland.

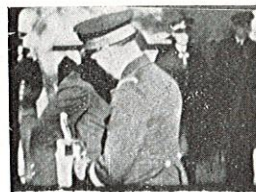
(18 présentés, 15 admissibles, 15 reçus)

Série A'. — *Reçus* : Georges Caradec, Jacques Coëlembier, Jacques de Corbière, Robert Dilichen, Jean Estienne, Jean Guidal, Michel de Lafforest, Antoine Quentel.

Admissibles : Michel Pitty, Michel Delaporte.

(14 présentés, 10 admissibles, 8 reçus)

REMISE DU SABRE



Quelques vues tirées
du film de M. Bothorel

La cérémonie est traditionnelle : tous les ans Bon-Secours en est le théâtre. Un sabre est remis à l'élève de Sainte-Geneviève reçu à l'Ecole Navale avec la meilleur place.

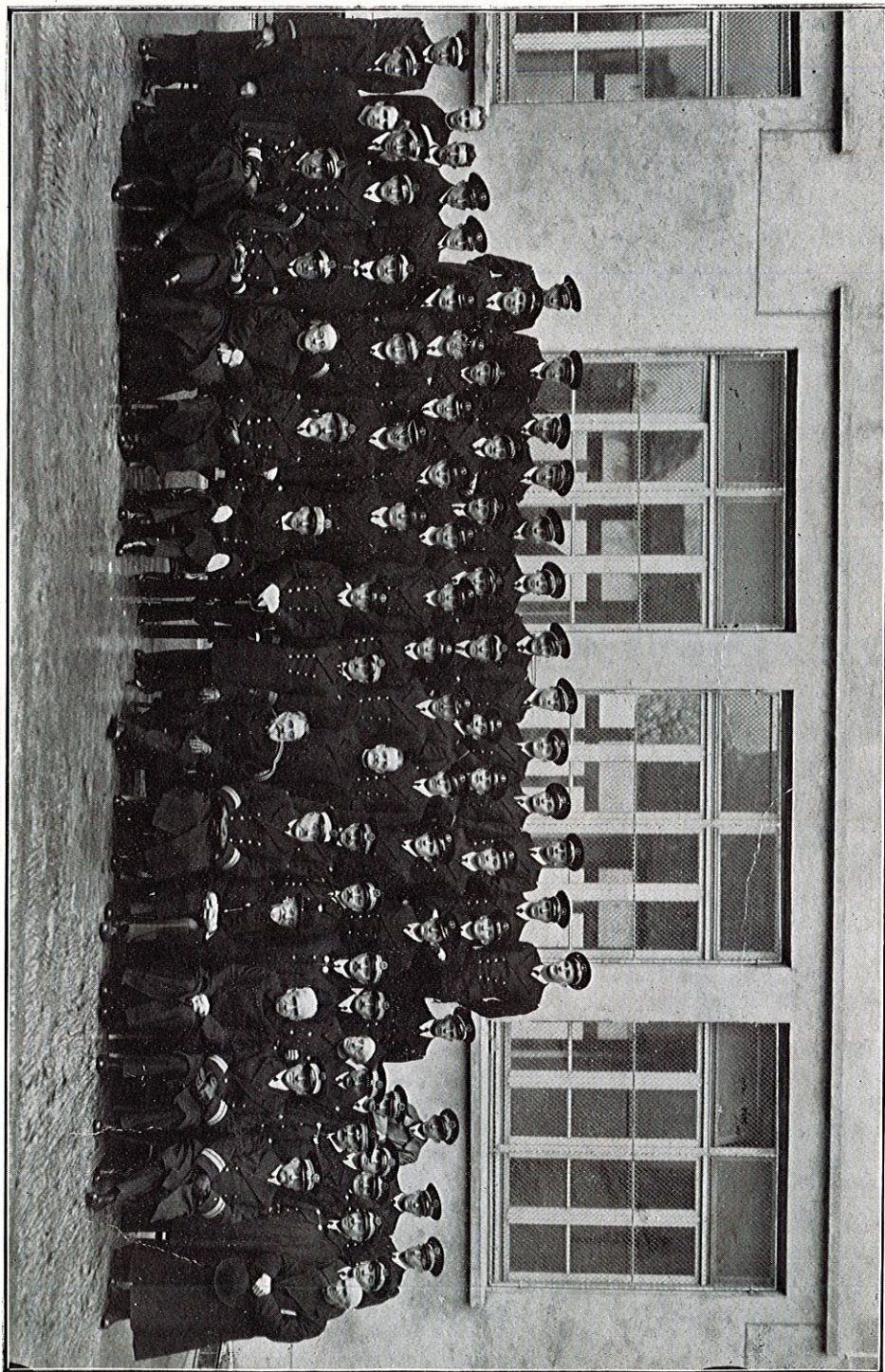
Mais cette année, elle revêt un caractère spécial d'intimité. C'est, sous tous les rapports, une fête de famille. Deux frères sont à l'honneur. Ceux qui ont veillé à leur éducation sont présents. Quelqu'un va se détacher du groupe des officiers supérieurs pour remettre le sabre, et ce sera leur père. Et, tout autour, les jeunes qui les connoissent de loin se pressent pour fêter un de leurs anciens. A ce moment, la famille, le collège et l'Ecole ne font qu'un.

Comme pour ne rien enlever à cette

*Félicitations
du Professeur*



Sur le 1^{er} rang : M. l'abbé Hall, Capitaine de Frégate Perzo, Commissaire en chef Dujardin, R. P. Guillet, Contre-Amiral de Penfentenyo, Vice-Amiral Devin, Francis Marie, Capitaine de Vaisseau Loyer, M. l'abbé Horn, Capitaine de Vaisseau R. P. de Boissieu, Capitaine de Vaisseau Ven, Capitaine de Vaisseau Loyer, M. l'abbé Horn, Capitaine de Vaisseau Anphan, Commissaire en chef Ceillier, Commandant de Kernoyan, Père Brochen.





...de l'Amiral
EXELMANS, fête de sa note intime,
les manifestations qui
la marquent se dérou-
leront sous le signe de
la simplicité, la joie est dans les cœurs,
elle est spirituelle et digne. Elle n'a
besoin pour s'exprimer que de présen-
ces et de gestes.

Présence de Dieu au Saint Sacri-
fice de la Messe que célèbre M. l'abbé
Horn, et au cours duquel le P. de Gen-
ser prononce une brève allocution.

Présence de hautes personnalités :
le R. P. de Boissieur, le Vice-Amiral
Sevin, Préfet Maritime, le Vice-Amiral
Exelmans, le Contre-Amiral de Pen-
feuntenyo, et tant d'autres.

Présence, dans les pensées, d'une
mère qui participe intensément aux
joies de ce groupe qui est sien.

Gestes symboliques du prêtre qui
unit les assistants dans l'offrande d'une
même action de grâces.

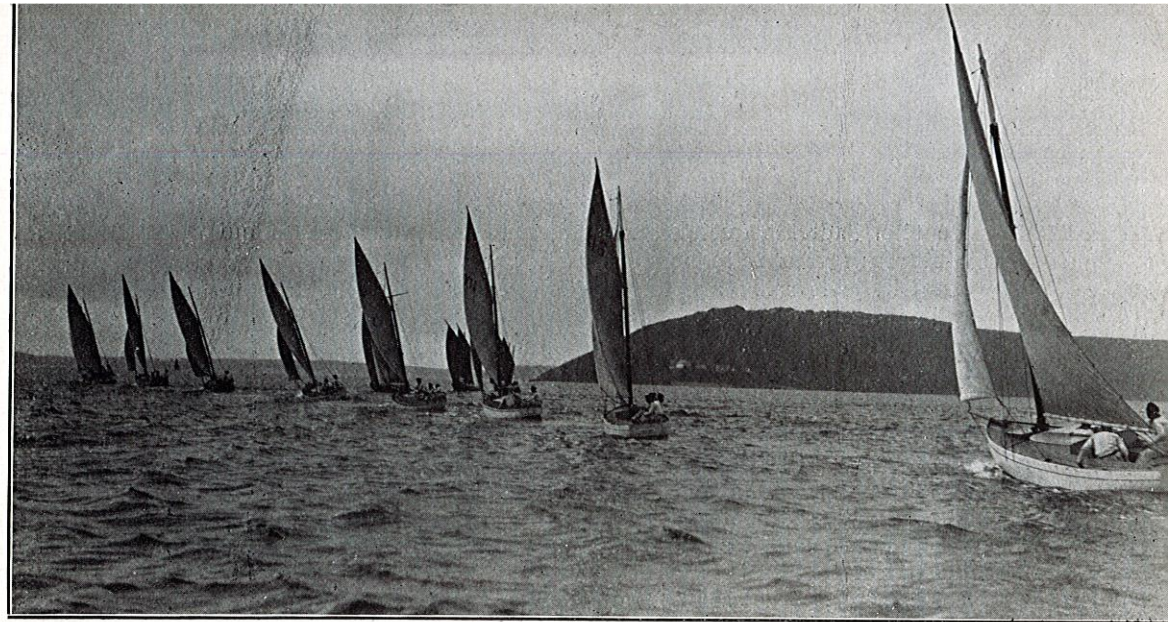
Gestes d'un père qui transmet
l'épée et accolade son fils.

Gestes d'amitié sincère et de
loyale confiance de tous envers tous,
sous le regard de la Vierge.

Jacques BESINEAU.

Mathématiques.

...et le sourire
de la victoire.



DISCOURS

DE M. LE CAPITAINE DE VAISSEAU MARIE

L'Association des Anciens Elèves de Sainte-Geneviève a
bien voulu me charger de vous remettre ce sabre d'honneur. Je
l'en remercie.

Je n'y avais d'autre titre, je l'avoue que d'être votre père.
On me pardonnera d'en éprouver, aujourd'hui, quelque or-
gueil, puisque, aussi bien, vous êtes le benjamin de votre
promotion.

Il m'est très agréable, au
surplus, d'y procéder dans ce
cher collège, où, avec votre
frère, vous avez passé sept ans,
où des maîtres excellents ont
guidé et soutenu vos efforts,
formé votre caractère.

Je pourrais m'en tenir à
ces quelques mots. Mais la tra-
dition veut que, par-dessous vo-



tre tête, j'adresse quelques conseils aux jeunes camarades qui sont venus vous faire honneur.

Oh! je le sais : les jeunes n'aiment pas beaucoup les conseils. Ils savent tant de choses! et nous, nous paraissions en savoir si peu. Tout va très vite, à notre époque, et très vite aussi l'on paraît décalé.

Rassurez-vous, toutefois. Nous n'en sommes plus au point où en était ce capitaine de vaisseau légendaire, d'il y a quelques quarante ans, qui demandait gravement à son Officier électricien si les ampères de Brest n'étaient pas meilleurs que ceux de Cherbourg.

Mais s'il arrive à l'un de vos aînés de trébucher, en s'aventurant sur le terrain de la T. S. F., ou de la conduite du tir, voire même, de laisser échapper que $\sin x = 8$, ne soyez pas trop prompts, mes jeunes amis, à vous en gausser.

Car il est une science, il est un art où beaucoup d'entre eux sont passés maîtres, et où vous serez longtemps encore des apprentis: la science de l'homme, l'art du commandement.

Vous rencontrerez dans votre carrière, de « vieux Officiers » — vieux à vos yeux, bien entendu, car, pour un aspirant, on est vieux à trente cinq ans — de vieux officiers qui,



d'un geste à peine esquissé, d'une parole prononcée à voix presque basse, obtiennent une obéissance joyeuse, toujours prête: il semble que l'on coure au-devant de leurs désirs, Observez-les, et tâchez d'apprendre d'eux l'art de rendre aisée l'obéissance, cette chose si pénible à l'homme, que saint Benoît, je crois, l'appelle un travail.

Il est fait de tact, de patience, une patience jamais lassée par l'insuccès, de bienveillance, de désintéressement, d'un sens très vif de la justice, d'un grand respect de la personne humaine.

Pour tout dire d'un mot que les croyants comprennent, et qui n'a que pour eux tout son sens: le grand secret, c'est la charité.

Ne vous y trompez pas surtout, et n'allez pas la confondre avec la vaine recherche de la popularité qui n'en est que la fausse monnaie.

Ayez le souci du bien-être matériel de vos hommes, certes! Mais n'oubliez pas que sous une écorce rude, rébarbative, parfois, se cache une âme et que c'est elle qu'il faut atteindre.

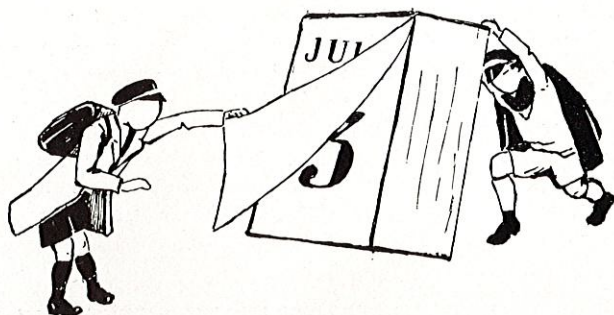
C'est une œuvre longue, difficile, délicate et qui ne donne pas que des satisfactions. Mais il faut vous y atteler résolument, ardemment, si vous voulez être des chefs, des conducteurs d'hommes.

**

Vous m'en voudriez, mon fils, de ne pas évoquer, en ce jour celle qui par son énergie, sa vigilance incessante, sa sollicitude, a su vous donner, sinon le goût, du moins l'habitude du travail régulier et soutenu, le seul fécond. Vous savez bien il lui en coûte de n'être pas à vos côtés, en ce moment.

Je ne puis non plus oublier, votre professeur principal de Sainte-Geneviève, à qui vous devez tant; que tous ses élèves anciens et actuels entourent d'un si affectueux respect, et dont la science et le dévouement ont formé pour la Marine une légion d'Officiers.

J'associe son nom à celui de votre mère, en vous remettant ce sabre, que vous porterez fièrement, que vous porterez dignement.



AU JOUR le Jour.



1^{er} Octobre. — C'est la rentrée! Finis les beaux jours! Nous apprenons que notre cher professeur d'Histoire et de Géographie nous a quittés! Un ancien professeur de Lesneven, M. Le Paul lui succède; le père Boutrolle cède les Humanités au Père Letourneux; enfin que l'abbé Ramon, ancien élève du collège, et le Père Maucorps sont les surveillants des deux divisions.

Dès la rentrée, les Anciens s'évertuent à trouver quelque chose de nouveau dans le collège. C'est ainsi qu'ils remarquent que l'une des spécialités des nouveaux lavabos est de ne pas donner l'eau chaude tant désirée.

3 Octobre. — La
Préparatifs Retraite de rentrée (un
de rentrée mot qui fait frémir plusieurs). Mais nul n'eut à

regretter le temps passé à écouter les enseignements du Père Béquignon.

6 Octobre. — La fin de la retraite nous vaut un congé, tandis que les malheureux candidats de Juillet goûtent à Quimper les joies de traduire Platon et Tite-Live.

25 Octobre. — (En cour.) Mon Père! c'était donc le grand soir hier?

— Pourquoi?

— Mais, il n'y avait pas moyen de dormir; j'ai entendu l'Internationale jusqu'après 10 heures! Qu'y avait-il donc?

— Du calme! du calme! c'était seulement un secrétaire d'Etat qui arrivait à Brest!..

Et voilà comment Bon-Secours est mêlé à la vie nationale!

31 Octobre. — Déjà des vacances!

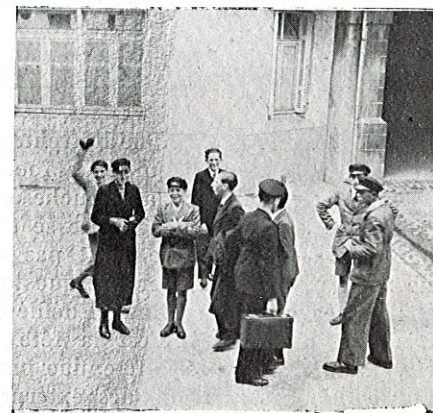
2 Novembre. — Répétition du 1^{er} Octobre en plus petit; nous trouvons, en rentrant, de plus tristes que nous: les candidats qui, reçus ou non, n'étaient pas revenus au collège depuis Juillet dernier!

8 Novembre. — La cour est envahie par des officiers de marine pour la remise du sabre. Vous verrez, d'autre part, ce qu'en a pensé un éminent collaborateur.

10 Novembre. — Que c'est long deux heures de classe lorsque l'on doit partir en vacances!

11 Novembre. — Congé en l'honneur de la fête de la victoire.

23 Novembre. — Le goûter de la Sainte-Cécile, retardé de 24 heures n'en fut que mieux apprécié par les élèves de la tribune ainsi que par le reste de la division qui y assistait... de l'extérieur!



Serait-ce un départ de vacances?



*L'œil et...
le doigt
de la justice*

29 Novembre. — A midi trente un superbe car attend à la porte du collège l'équipe de foot-ball ainsi que quatre ou cinq supporters. Malgré la farouche énergie des joueurs, et celle des quatre supporters, la partie se termina par un match nul.

30 Novembre. — Ce n'est pas sans une vive inquiétude que nous voyons s'écouler presque toute la récréation de midi sans apercevoir le traditionnel défilé de nos chers professeurs... Mais tout s'explique! C'est la fête du Père Supérieur!... Le soir, pour terminer cette fête, une panne d'électricité en étude! pour la plus grande joie des externes qui peuvent une demi-heure plus tôt rentrer dans leurs foyers.

1^{er} Décembre. — Depuis quelques jours, des ouvriers, dirigés par le Père Maucorps ont installé sous l'escalier de grande division leur attirail de menuiserie! Ils y élèvent une sorte de petite cabane percée d'ouvertures plus ou moins grandes, ce qui ne cesse d'inquiéter les esprits: cachot? séquestre?... Toutefois nous croyons avoir deviné qu'il s'agit d'une questure.

8 Décembre. — En l'honneur de la fête du Collège, nous avons congé toute la journée.

9 Décembre. — ...Et il faut encore se faire examiner! 120 heures de classe (au maximum) ingurgitées depuis Octobre! Avec la semaine de 40 heures, cela fait trois semaines de travail. Pour un trimestre c'est un trimestre, dirait un normand!

Ti Gif.

CONGRÉGATION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

QUELQUES ÉTAPES

— Il y a de cela l'âge de nos grand'pères. C'était le 12 janvier 1873 — un dimanche...

Le R. P. Recteur d'alors confiait au R. P. Babin le soin de la Congrégation et de ses huit approbanistes. Que de noms connus : Cadiou, Fournier, Léséleuc, Picard, Lahall, Pennors, de Parcevaux... Cette Congrégation des « grands » se plaçait sous le vocable de l'Immaculée Conception.

— 1874, le 26 juillet, un an et demi après, les « petits », Cinquième et au-dessous, se séparent des grands et fondent à leur tour la Congrégation de Notre-Dame des Anges.

— Les années passent... 1901. Expulsions, temps durs. Le nombre des élèves diminue. Arrive 1903-1904 quand les deux Congrégations sont à nouveau fondues en une seule.

— Le Collège s'est réorganisé lorsque commence 1905; et dans le Collège continué une nouvelle Congrégation se fonde qui remplacera et prolongera les anciennes : celle de la Présentation de Notre-Dame...

Le temps passe, les événements changent et bouleversent bien des choses, la Congrégation vit et dure...

— Année scolaire 30-31... Le passé et le présent se rejoi-

gnent. L'unique Congrégation qui comprend grands et petits tout en continuant la Congrégation placée sous le vocable de la Présentation, reprend le titre originel, celui de Marie Immaculée ou de l'Immaculée Conception.

— 1936-1937... Dans la Congrégation unique grands et petits tiennent, chacun de leur côté, leurs réunions.

Sous la protection de l'Immaculée tous, les uns par une Consécration préparatoire, les autres par une Consécration définitive, s'habituent pour la vie au plus beau service de la Vierge.

(Extraits des Archives.)



A. C. J. F. **RENOUVEAU** J. E. C.

27 Décembre 1913... (à 1918).

M. le chanoine, alors abbé, Pol Aubert fonde à Bon-Secours le groupe de Jeunesse catholique avec Jean et François Basset, Pierre Condé, Rémy Exelmans, Michel Lallour, Marcel Le Denmat et Jean Merveilleux du Vignaud... Le premier Président est Marcel Deschard.

1^{er} Février 1923... (à 1933).

Le R. P. Supérieur reprend avec Yves Dumarcet, Antoine Touliec, Jean Lucas, Henri Paul, Henry Lallour, Charles des

Déserts, Robert Drouineau, le groupe de Jeunesse catholique sous la présidence de Gonzagues des Déserts... Le groupe prend le nom de Charles de Foucauld.

15 Novembre 1936. — Renouveau que saluait cette lettre d'André Colin, Président général de l'A. C. J. F.

Paris, 6 Novembre 1936.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Vous avez été tout à fait aimable de vouloir bien me prévenir de la résurrection du groupe Charles de Foucauld, dans lequel le Président général de l'A. C. J. F. actuel fit ses premières armes alors qu'il avait quinze ans et demi.

J'ai été très sensible à votre délicate pensée et croyez bien que je forme les vœux les meilleurs et les plus vifs pour la bonne marche de ce groupe et sa transformation prochaine en une bonne section de J. E. C., J. E. C. que je n'ai pas eu le plaisir de connaître.

Encore merci, mon Révérend Père, pour cette pensée si délicate que vous avez eue; veuillez bien recevoir je vous prie l'assurance de mes sentiments respectueusement dévoués.

André COLIN.

Cinq ans, puis dix ans de vie et maintenant, puisque c'est le troisième c'est le bon départ.

VISITE DES PAUVRES

Autrefois..

Jeudi 26 avril 1877... Le Conseil réuni dans la chambre du Père Directeur a décidé ce qui suit : « Les visites des pauvres qui avaient lieu tous les quinze jours se renouvelleront désormais tous les huit jours. Au lieu de trois familles, la Congrégation en aura quatre à secourir. Les Congréganistes désignés pour les visites des pauvres devront se trouver prêts à partir à 12 h. 50.

« M. Perroy, directeur général de la Société de St-Vincent de Paul, nous ayant fait l'amabilité d'assister, sur notre invitation, à notre fête de Congrégation, le Conseil a résolu d'envoyer à la Prochaine séance de la Société, à laquelle M. Perroy invite toujours les congréganistes, une députation pour remercier ce monsieur de son aimable visite. »

Et aujourd'hui..

Lundi 19 octobre 1936... La Conférence se réunit dans la salle de dessin et décide ce qui suit : « Les visites des pauvres reprendront chaque semaine régulièrement, chacune des équipes de deux conférenciers visitant une famille. Au lieu de neuf familles, la Conférence en aura dix à secourir ce qui met à vingt le nombre des membres cette année. Au jour choisi les visiteurs se rendent dans les familles pendant la récréation de midi.

« M. Guépin, directeur (président) général de la Société pour la région, nous ayant fait l'amabilité d'assister sur notre

invitation à notre première séance, en a profité pour installer notre nouveau président, Michel de Lafforest, et son vice-président, Pol Masseron, et pour nous rappeler l'esprit dans lequel faire les visites : en tendant à devenir l'ami de nos pauvres.

« Les bons de pain, de coke (grâce à Forno!), les réparations de plafond, le vestiaire (qui se garnit), les aumônes (qu'alimentent notre « Pièce »), l'arbre de Noël pour les enfants, s'ils ne sont que des moyens, sont des moyens utiles et la Conférence remercie tous les camarades de l'aide qu'ils lui apportent et les invite déjà à la prochaine séance théâtrale où elle sera fort heureuse de leur aimable présence.

S. V. P.

CONFÉRENCE sur les MISSIONS

Le 28 octobre, une bande importante de collégiens envahit la salle de la Retraite pour écouter le Père Huntziger, missionnaire du Hoggar. La chaude parole du conférencier, pas plus d'ailleurs que ses vues magnifiques en couleur n'ont de peine à écarter nos esprits d'une ville turbulente pour les entraîner vers les solitudes du Grand Désert.

Partis d'Alger, la cité aux blanches murailles, nous attaquons tout d'abord les pentes de l'Atlas : les pâturages et les forêts, les vallées et les torrents nous rappellent un peu nos Pyrénées françaises dont les pics rocaillieux semblent s'être implantés en Afrique. Et c'est sur ce dernier mirage, que nous quittons la France pour entrer dans les sables. Dès lors, plus d'arbres, plus d'eau, plus de végétation, mais des dunes qui s'étendent à perte de vue et paraissent même atteindre l'horizon. Après plusieurs kilomètres dans ce paysage plutôt monotone, nous arrivons enfin à Ghardaya, qui, malgré son peu d'importance, reste pour les voyageurs du désert ce lieu de délices et de repos que l'on nomme l'oasis. En creusant dans le sable, on est arrivé à trouver une terre assez humide et assez riche pour laisser pousser quelques maigres arbustes et les tribus aussitôt se sont fixées autour de ce paradis qu'une

simple tornade pourrait anéantir. Dès la sortie de Ghardaya, le désert nous reprend. Ce sont de nouvelles plaines, ce sont de nouvelles dunes, parsemées ici et là de trop rares oasis, dont la faible végétation ne saurait assurer l'existence des misérables peuplades qu'elles nourrissent. Parfois les puits tarissent, les arbres alors n'ont plus de fruits : c'est la famine. Hommes et bêtes, tous meurent et de faim et de soif, dans ce grand désert solitaire où nul ne peut les secourir.

Après avoir traversé ces plaines arides, nous arrivons à El-Golea, la cité des Pères Blancs. C'est là en effet, dans les anciennes casernes des régiments pacificateurs du Hoggar, que les Pères ont installé leurs écoles dont l'influence est des plus heureuses sur la population indigène. C'est encore là que repose le corps du père de Foucauld, le grand apôtre du désert, que la mort, elle-même, n'a pas pu arracher à son cher Sahara.

Mais nous quittons bientôt El-Golea pour faire l'escalade du dernier rempart qui nous sépare du Hoggar. En descendant les pentes abruptes, nous tombons sur In-Salah, minuscule village adossé au plateau dont la masse imposante semble prête à l'ensevelir. Mais cette perspective ne paraît pas trop toucher les habitants, qui passent leur vie le plus joyeusement possible. A ce propos, le Père nous chante une chanson très pittoresque dont les modulations accompagnent d'habitude les mariages. A In-Salah, les hommes n'ont qu'un souci : avoir de l'eau, posséder cette eau si rare dans le désert. Aussi, pour n'en jamais manquer, ont-ils creusé des puits très profonds, d'où leurs mulets tirent l'eau, en faisant tourner une grande roue de bois; quand les mulets sont fatigués, les hommes attellent leurs belles-mères, et ces messieurs peuvent ainsi terminer tranquillement leur journée.

Avant de quitter In-Salah, nous nous arrêtons un instant, pendant les quelques minutes de l'entr'acte pour permettre à de sympathique Bédouins de venir réclamer notre offrande. Ils ressemblent tellement à ceux que nous avons vus tout à l'heure, que l'on croirait qu'ils viennent tout droit d'El-Golea.

Ausitôt après, nous repartons vers le triste Hoggar et ses sommets austères. Ses pentes ne possèdent aucune végétation, ses vallées sont dénudées. Il est d'ailleurs inutile d'y chercher quelqu'être humain, car l'homme a déserté cette région inculte,

où il ne saurait trouver sa nourriture. Au pied de la montagne cependant, bâties autour d'un de ces lacs trop rares dans le désert, les maisons de Tamanrhasset donnent asile à une population misérable. C'est là que le Père de Foucauld a vécu sa vie d'apôtre, c'est là qu'il a défendu notre drapeau français contre les tribus rebelles, c'est là enfin qu'il est mort, victime des indigènes. Et lorsque l'on voit la misérable cabane où a vécu le Père, l'on ne peut s'empêcher d'admirer l'abnégation et le renoncement de cet homme, qui avait tout quitté pour pouvoir mieux prier. Mais aussi quelle prière devait être la sienne! Quelle influence devait-elle avoir là-haut, auprès de Dieu!

Aussi est-il naturel d'arrêter notre voyage devant les restes de ce soldat de la foi, dont la vie toute d'énergie et de charité résume à merveille le type du chrétien et dont le magnifique exemple devrait nous faire méditer sur notre pauvre médiocrité

Bernard AUSSEUR,
Classe de Première.

Le Luron de la Butte

A l'occasion de la Fête de Saint Stanislas, la seconde division se rendit à la présentation d'un film sur la banlieue parisienne. Les élèves de quatrième durent en faire le reportage. Le voici.

Quatre heures... Les classes sont finies. Les élèves comme de coutume, après avoir été enfermés dans une classe, s'élancent dans la cour, avides d'espace et d'air pur! Mais ne dirait-on pas qu'aujourd'hui une atmosphère de gaieté particulière règne parmi eux?

Je retrouve mes amis. Jean me demande : N'as-tu pas entendu l'avis du P. Turmel? — Si, ce soir nous avons un film qui nous sera donné par un missionnaire au profit de l'Eglise Sainte-Jeanne d'Arc de Domrémy.

JACQUES. — On va bien s'amuser, et puis, nous n'aurons pas de devoirs. Mais quel titre a donc ce film? Le Luron... le Luron..?

JEAN. — Le Luron de la butte.

JACQUES. — C'est cela. Mais dis donc, ça te dit quelque chose à toi, ce titre-là?

JEAN. — Bah! On verra ce que c'est. Et puis c'est toujours mieux de voir un film que de se battre avec une version latine.

JACQUES. — Oui, mais voilà le signal. Il faut se mettre en rangs!

Yvon LAE.

La séance commence.

Le Luron est un gamin de la rue. Il joue avec ses copains le long des trottoirs; en classe, même quand il n'a pas été appelé il répond en roulant des yeux et en faisant rire ses camarades; le maître le renvoie à sa place en lui disant qu'il n'est qu'un cancre.

Un jour d'été, au parc Montsouris, il propose à ses camarades une partie de balle au camp. Mais comment trouver la balle? Le Luron va chercher celle de sa sœur qui ne la lui donne qu'à condition d'en prendre bien soin. Malheureusement la balle tombe à l'eau, ce que voyant sa propriétaire essaie de l'attraper, mais elle glisse et tombe. Le Luron, bien qu'il ne sache pas encore nager, se jette courageusement à l'eau et la sauve. Un docteur est appelé à la hâte. L'enfant était sauvée, mais le Luron trempé ne pouvait changer de vêtements. Le docteur avait un fils de son âge, celui-ci prêta un de ses costumes.

Ayant trouvé dans les poches des choses qui ne lui appartenaient pas, entr'autre « Le Croisé », il les rendit à son propriétaire qui les lui donna en souvenir de leur rencontre. C'est alors que le Luron apprit qu'il y avait un Dieu et qu'il fallait être baptisé. Il demanda chez lui s'il l'avait été. A cette question, son père en colère l'envoya se coucher sans manger.

Au cinéma du patronage il apprit des choses qu'il ne connaissait pas: qu'il avait une mère dans le ciel et qu'elle s'appelait Marie. Comme ses parents ne voulaient pas qu'il fût baptisé, il demanda à son ami Julot de lui donner ce sacrement. Et la cérémonie se fit sous la pompe du quartier... C'est qu'il croyait sa vie en danger. Il avait eu un songe effroyable: un méchant homme lui avait fait un trou dans la tête et son sang coulait abondamment.

La prédiction se réalisa. Peu de temps après, son père voulut l'envoyer à une réunion électorale. A un moment l'orateur insulta les prêtres; le père du Luron répondit que les prêtres n'étaient pas ce qu'on disait: une chaise de fer ayant été lancée contre lui, le Luron reçut le choc à la tête, tomba et fut emporté à l'hôpital. L'abbé du patronage amené par Julot, donna son sang pour le sauver, puis le rebaptisa pour

plus de précaution. Il fit sa première communion avec ferveur, tous ses frères et sœurs furent baptisés et ses parents se convertirent à leur tour.

Le Luron est, paraît-il, maintenant un prêtre, et l'abbé, un vieillard à barbe blanche.

Le Curé de Domrémy nous a bien recommandé à tous de prier pour les enfants non baptisés et nous a invités à être un de leurs parrains. Ensuite nous sommes tous rentrés chez nous, contents et heureux de cette séance qui nous a appris une chose de plus, car tous les jours on apprend des choses nouvelles; et c'est à la mort qu'on apprend le plus.

P. LE GALL.



LES SPORTS



En Première Division

Dialogue.

- Mon Père, on fera du foot cette année?
- Bien sûr. Qui parle de n'en pas faire?
- Il y en a qui disent qu'il n'y a plus personne.
- On verra bien. Mais vous, savez-vous jouer?
- Oh! je suis nul. J'étais en seconde équipe l'an dernier.
- Comment, vous aviez deux équipes et vous prétendez qu'on ne trouvera pas d'équipiers?
- Je ne dis pas ça, mon Père. Je dis que ça sera pas fort et que c'est embêtant pour le collège d'être battu. Parce que, voyez-vous, mon Père, le foot est né au collège pour la région Brestoise. Alors ça fait moche de dégringoler. Sur-tout qu'on a la coupe du Challenge et qu'il faut la garder.
- Mais on la gardera la coupe! Voyons, des joueurs ça se forment, ça progressent. Depuis Brest jusqu'à Rennes, bien des équipes ont accueilli des anciens de Bon-Secours et s'en

frottent les mains : Riou, Chapel et les autres. Quand ils sont sortis du collège, il savaient jouer, pas vrai ?

— C'est sûr. Et puis, un jeu à nous, mon Père. Ça tout le monde le reconnaît. On est petit, mais on combine.

— Vous y êtes ! Allons, en chasse et trouvez-moi des joueurs.

En chasse.

Une véritable chasse à courre ! L'Université s'est mise de la partie. Elle rabat sur Bon-Secours du gibier de choix : Maurice Lamay, X. de Vuillefroy et B. Pouliquen. Les collèges de Vannes, de Saint-Brieuc et de Quimper resserrent les limites de cette battue gigantesque et font « lever » des recrues prometteuses : Michel des Déserts, de *Saint-François-Xavier*, Jean Péron, de *Saint-Charles*, et Pierre Laurent, de *Saint-Yves*, — tandis qu'un fin limier, Pol Masseron, déniche à Landerneau, sa patrie, une proie de grand prix, François Herry. Certains gibiers sont difficiles d'approche : un rien leur décèle la présence du chasseur. Il faut renoncer aux grandes opérations et se mettre à l'affût. Jacques Bésineau est le premier touché. Entre nos mains, il se remet et s'avère joueur ardent et avisé. Une seule victime nous échappe encore : Robert Simottel, à la vive sensibilité, déjoue toutes nos ruses de chasseur. Il se dérobe, s'évanouit, reparaît, s'enfuit. Un seul moyen, le piège. Un seul appât, un sourire, et la bête est prise !

On s'organise !

Pas d'équipe sans éléments ! Ils sont trouvés. Pas d'entente sans hiérarchie ! On s'empresse d'en créer une : Georges Herry est nommé capitaine et Pierre Laurent rédacteur. Pas de progrès sans conseils ! Ils nous seront abondamment et régulièrement prodigués. Et le premier résultat de cette organisation est de fixer la composition de l'équipe qui se présentera, à part quelques variations, de la façon suivante :

Goal	P. Laurent		
Arrières	P. Masseron	B. Pouliquen	
Demis	G. Le Clech	G. de Poulpique	Le Bot
Avants	F. Herry J. Bésineau, M. Lamay, X. de Vuillefroy G. Herry		

En rodage...

On ne pousse pas à fond une voiture en rodage. Nous ne dérogeons pas à la règle. Les premiers scores sont sévères :

Saint-Louis (I) — Bon-Secours (I) : 7-3 et 4-3.

Armoricaïne (IV)-Bon-Secours (I) : 5-2 et 2-1.

Lycée de Brest (I)-Bon-Secours (I) : 6-1.

L'amère expérience de ces défaites n'est pas sans résultat. Les éléments « à l'essai » sont incorporés ou éliminés. Les hésitations sur la répartition des places sont levées, si bien que ce long chapelet d'échecs nous mène à la sélection définitive des équipiers aux places qui leur conviennent.

A l'essai I

La machine semble au point. Ses essais ont lieu sur le terrain de l'E. S. *Kerbonnaise*. Le match compte pour le *Challenge*. Après quelques ratés, la machine rend. Le duo Lamay-Bésineau effectue d'habiles combinaisons qui aboutissent deux fois. Puis le jeu devient plus général. Les ailes collaborent et, sur des centres parfaits, trois nouveaux buts sont marqués par l'intermédiaire de Lamay, Péron et de Vuillefroy. Kerbonne veut percer et la ligne de demis, encore hésitante, contient mal les réactions. Par deux fois *Kerbonne* déborde la défense et marque. Cependant, toute la partie est à l'avantage de Bon-Secours que cette victoire encourage.

Le match contre *Saint-Louis* approche. Un dernier entraînement est nécessaire : les « *Vétérans de l'Armor* » nous donnent une bonne leçon (8-4). Elle ne sera pas perdue !

Carburant.

Le 22 Novembre nous rencontrons le *Collège Saint-Louis* pour le *Challenge*. Pour mille raisons, les deux équipes considèrent ce match comme le plus important du trimestre et le plus glorieux à remporter. *Saint-Louis* est sûr de la victoire, mais *Bon-Secours* veut « faire du jeu ». A *Bon-Secours*, on s'est mis en frais : François Herry fait sa rentrée, X. de Vuillefroy met ses lunettes, Lamay une chevillière et G. Herry des

chaussures « Roger Courtois » ! Dès l'entrée, le jeu est ultra-rapide. *Bon-Secours* domine par ses avants qui partent par les ailes. Hélas ! la ligne de demis et B. Pouliquen manquent d'énergie. Trop lents sur l'homme, ils se laissent déborder et, sur attaque classique, Saint-Louis marque. Au nouveau, Bon-Secours refait le terrain par passes courtes, alerte la défense adverse et concrétise son avantage par un bolide de G. Herry. Joie. G. de Poulpiquet se réveille. Les deux Herry, bien servis, s'infiltrèrent et centrent. D'une tête acrobatique, en plein élan, Lamay reprend la balle et marque superbement. Après la mi-temps, les demis de *Saint-Louis* faiblissent. *Bon-Secours* attaque sans cesse et « score » à nouveau par Lamay. Le Bot et G. de Poulpiquet se reposent et tout le travail échoit à notre « pygmée », G. Le Clech, dont le jeu fait l'admiration des adversaires eux-mêmes. Il ne peut être partout, cependant, et Pol Masseron trop confiant, dégarni le centre où *Saint-Louis* déclanche attaques sur attaques. L'une d'elle aboutit et Pierre Laurent concède un but. La partie se termine sur le score de 3 à 2 en notre faveur après une partie où nos avants furent vivement remarqués.

Ploudalmézeau.

29 Novembre : 26 kilomètres en auto-car, un vestiaire peuplé d'oignons, un terrain pour bébés et des géants pour adversaires.

Le résultat dépend des demis. Au début, ils servent sans faiblir et Lamay ouvre le score. La réaction de *Ploudalmézeau* est immédiate : égalisation sur corner. Dès cet instant, la ligne de demis flotte. *Bon-Secours* procède par échappées et, sur centre, de Vuillefroy marque.

R. Simottel se croit en cour. Les gars de *Ploudalmézeau* restent insensibles à ses finesses et bousculent son élégance. Bientôt ils égalisent.

La seconde mi-temps sera très disputée. Chaque équipe marque à tour de rôle. Le public goûte le beau jeu de passes de *Bon-Secours*, mais applaudit la sévère défense des *Arzellis*. La fin approche. Les collégiens, rageurs, veulent marquer.

X. de Vuillefroy place un très beau shoot qui nous donne le match nul par 4 à 4.

Supérieurs en tactique, nous aurions dû gagner. Mais à cette supériorité technique s'opposait, chez nos adversaires, une supériorité physique et une ligne de demis plus active. L'une fit échec à l'autre.

Allons ! l'équipe « fantôme » a pris corps. *Courage !*

G. HERRY, Philosophie.

Chez les Petits

C'était pendant l'horreur d'un pluvieux mois d'Octobre, où les joueurs fantômes de la première équipe se faisaient battre partout. L'honneur des coqs de Bon-Secours était foulé aux pieds. Que faire ? La 2^e division trépignait de colère et ne trouvait pas de termes assez forts pour exprimer son mépris ! Se faire battre par n'importe qui !!!

Un soir un élève de 4^e vint trouver le surveillant des petits.

— M. l'abbé, quand l'exemple ne peut venir d'en haut, il faut qu'il vienne d'en bas ! Formons une équipe et dans quelques semaines nous donnerons des leçons aux grands !

L'abbé sourit mais approuva.

Un Jeudi d'Octobre. — Premier match. Contre la 2^e de B. S. Prédiction : Défaite par 15 à 0. — Résultat : 3 à 0. — Compte rendu difficile à faire. — Le goal des Petits plonge, virevolte, bondit, ne laisse presque rien passer. La plupart du temps, au milieu du terrain un ballon perdu dans un amas de pieds, de jambes, de bras, de têtes... etc.

Commentaire des spectateurs. — Les petits jouent mieux, méritent de gagner mais perdent par suite de la petitesse de leur gardien de buts. Ne passent que les balles trop hautes pour lui.

Dimanche 14. — Deuxième match. — Contre l'Armor (7^e et 3^e). L'équipe s'organise. On perd honorablement par 4 à 2.

Troisième match. — Contre la *Légion Saint-Pierre*. — L'équipe est organisée. — Ligne d'avants superbe (Portier, M. Lavanant, Bothorel, M. de Poulpiquet, A. Viel). Demis faibles, soutenus par les deux « inters » qui, comme de vieux routiers adoptent la formation en W. Belle victoire (4 à 0). Les petits tiennent parole et donnent l'exemple aux grands de la deuxième équipe (ils joueront après eux et perdront par 15 à 0).

Quatrième match. — Contre *Saint-Marc*. — L'équipe n'est pas au complet. Les demis sont réduits à leur plus simple expression, comme taille s'entend, car deux nouveaux, X. de Poulpiquet et A. de Lansalut, feront des prouesses. Nouvelle victoire, 5 à 0. — Saint-Marc n'est pas de taille.

Cinquième match. — Contre *l'Armor 7^e*. — Défaite, 6 à 2. Que pouvaient faire les lilliputiens contre Gulliver.

Bilan du trimestre pour les matches officiels : 11 buts faits — 10 reçus.

Et ce n'est qu'un commencement.

UN QUATRIÈME.



ENQUÊTE

chez les

Septièmes



Comment voit-on qu'on a une âme ?

Ceux que la question n'embarrasse pas :

« Parce que, si on n'avait pas d'âme, on ne serait pas des hommes. »
A. F. D.

« Parce que je suis intelligent et sage. »

Restez-le toujours, cher M. C.

Les observateurs :

« On voit qu'on a une âme parce qu'elle nous fait comprendre et aimer dieux; et un petit chien ne comprend pas parce qu'il n'a pas d'âme, et qu'il ne peut pas aimer et comprendre sans âme. Autrement, si on n'avait pas d'âme, on serrait comme un chien. »
G. A.

« Parce que nous voyons bien que nous sommes plus intelligents qu'un chien et qu'un chat, etc. Car quand on essaie

d'expliquer à un chien que c'est Dieu qui l'a créé, il ne fait qu'aboyer. »
J. P.

« Parce que, quand on bouge, qu'est-ce qui fait bouger nos muscles? c'est l'âme. Qu'est-ce qui cerre Dieu? c'est l'âme. »
J. D.

Les Mystiques :

« Parce que je ne pourrais pas prier sans une âme. »
F. M.

« Quand je communie, mon âme devient toute blanche, c'est comme si on la balayait; c'est comme ça que je sais que j'ai une âme. »
L. C.

« Parce que quand je vais à la Communion, je sens mon âme qui me dit de bien faire. »
P. V.

UN VOYAGE AU PAYS DES PERLES

Chez les historiens :

Frédégonde... était une femme énergique et qui ne se laissait pas faire (7°).

Richelieu était né d'un père poitevin et... d'une famille angevine (2°).

Et les géographes :

Exemple de plaine fluviale : celle du Rhône qui avant d'aller se jeter dans la mer, coule dans une immense plaine; c'est plutôt une plaine qui a été formée par le fleuve lorsqu'il s'est livré un passage à travers bois et taillis.

Les plateaux sont de vastes étendues de terrain sans hauteurs marquantes, mais qui forment une sorte de montagne.

Dans la Méditerranée on trouve la Mer Tirrhénienne et la mer... Adrienne.

Critique littéraire :

Bonaventure des Perriers composa une grande œuvre qu'il ne publia qu'après sa mort. Il était du Languedoc. Il a vraiment un style épatant.

Institutions :

Il existe dans l'armée grecque, différents types de soldats.

Il en est un, bien différencié, le « psilos » dont les caractéristiques sont ainsi énoncées par un élève : « soldat vêtu à la légère ». Armement sommaire, peu défensif, bien qu'assez « offensif ».

Mythologie... à la deuxième puissance !

Et Hadès possédait le bas (de laine?). Il régnait sur les morts qui le conduisent à Hermès jugeur (!) des morts et ils jugeaient le Cocyte et le Styx qui coulent dans la barque de Charon par Minos, Eaque et Radamante.



MADRID

sous le régime de la terreur

« Bon-Secours » m'ayant demandé quelques souvenirs de mes derniers jours en Espagne, j'ai pensé qu'il pouvait être encore intéressant d'exposer quelle était la situation à Madrid aux premières heures de la guerre civile.

Dès le début de l'insurrection commencèrent des enquêtes chez les particuliers. Elles se faisaient d'après les listes noires dressées dans les comités et les concierges en étaient les pourvoyeurs officiels. C'est ainsi que six miliciens se présentèrent à mon domicile. Ils fouillèrent partout, renversèrent tout. Et sous prétexte de rechercher des armes et des munitions, ils s'emparèrent des objets qui leur plurent : bijoux, argent, meubles, etc...

S'ils rencontraient la moindre chose suspecte : un papier indéchiffrable, un emblème religieux, ou se fixant simplement sur la mine des gens (c'est curieux : on reconnaissait les fascistes à leurs manières), ils les envoyaient à la Tcheka; ceux qui passaient par là pouvaient dire adieu à la vie.

Dans certaines circonstances, les miliciens ne faisaient, pendant le jour que repérer leurs proies, à la faveur de la nuit, ils revenaient à la charge. — « Venez donc faire une promenade avec nous », invitaient-ils avec un ton de cordialité. — Les malheureux étaient ainsi entraînés sous couvert de civilité jusqu'à la célèbre Casa del Campo. Les jugements qui s'y rendaient étaient très sommaires. — « Qu'es-tu? Fasciste! Bon!... Tu as tué quelques-uns de nos camarades. Va là! » — Là, il y avait une salle où les condamnés sans appel

étaient fusillés à bout portant. Sans exagérer, trois à quatre cents personnes en moyenne : hommes, femmes, enfants, même des familles entières tombaient ainsi chaque jour depuis le commencement des troubles.

Comme détenu à la Prison Modèle de Madrid, j'ai assisté à l'exécution de cinq cents fascistes et militaires. On leur avait dit : « Sortez un peu prendre l'air dans la cour. » Là, deux mitrailleuses, placées aux angles, les attendaient. On les faucha jusqu'au dernier. Le lendemain les corps furent enlevés sans cérémonie et enterrés dans la fosse commune du « Parc de la Moncloa ».

Comment j'ai échappé à une pareille boucherie, je ne puis le dire maintenant. Il s'en fallut de peu que je fasse partie des victimes.

C'est au commencement de septembre dernier, que j'ai fait mes adieux à Madrid, sous le bombardement des avions nationalistes. La grande cité offrait un aspect sinistre. La famine et la misère se faisaient déjà sentir. Les palais et les hôtels d'où les maîtres avaient été chassés logeaient et nourrissaient les anarchistes et leurs familles. Ils se promenaient en rois à travers la ville, arborant des cravates rouges avec la faucille et le marteau. La propriété n'existait plus. Mais déjà se manifestait un commencement de panique. Seuls, les miliciens rouges et leurs familles obtenaient des comités, des tickets de restaurant, de pain, de viande, de lait, de vêtements, etc... Grâce à certaines relations dans le camp rouge, j'avais réussi à trouver encore quelque nourriture. On nous donnait un demi-litre de lait pour six personnes. Les boîtes de lait condensé n'avaient duré qu'un moment. Quant à la viande, il était plus difficile encore de s'en procurer. A la fin, on tuait les chevaux ce qui à Madrid était bien le dernier acte que vous obligeait à faire la faim. Aux vitres des restaurants qui n'avaient pas encore fait faillite, s'étalaient des affiches. « Dans ce restaurant on sert trois cents couverts. » Les miliciens s'y présentaient avec les leurs, commandaient, dégustaient et s'en allaient en jetant leur ticket sur le comptoir. « *Camarada, vatt-en te faire payer chez Monsieur le Maire.* » Lorsque le pauvre hôtelier avait une grande quantité de ces bons, il se rendait à la mairie pour se faire rembourser, mais là, on lui riait au nez, et il ne lui restait plus que la ressource de fermer

son magasin. Malheur au commerçant qui déclarait n'avoir plus de légumes ou de conserves, et dans la cave duquel on découvrait quelques pommes de terre ou pois chiches, il était immédiatement emmené « al paseito », à la promenade.

Beaucoup de mariages avaient lieu — à la mairie, naturellement, et entre seuls anarchistes. — Après la cérémonie, la noce se rendait au restaurant et se faisait servir un repas copieux. On payait avec quelques tickets, et l'on partait ensuite bras dessus, bras dessous pour la guerre. Pas d'autre voyage de noce que le front!

Le consul de France me prévint, que si je ne quittais pas Madrid le plus tôt possible, il ne pouvait répondre de ma personne. Il me donna à peine une heure pour préparer mes valises. Je sortis de chez moi sans alerter personne, avec ma femme et mon fils, pour aller chez le représentant de mon pays qui dût venir m'accompagner jusqu'au train, parce que j'étais menacé de mort. Nous étions deux familles à quitter la capitale ce jour-là. Nous avons pris place dans le train d'Alicante. La seule voie libre à ce moment. Avant de partir et en cours de route, je fus obligé de montrer mon sauf conduit, mon passeport et donner les raisons de mon départ. Nous n'étions pas encore hors de danger, puisque vers Albacète, nous devions traverser une contrée où l'on se battait.

Nous avons laissé derrière nous nos biens et cet enfer de Madrid. Déjà, avant que nous ne partions, on avait fait des tranchées aux alentours, mis des fils de fer barbelés et des défenses de tous genres. Ses défenseurs s'apprêtaient à la résistance, mais les journaux nous apprennent chaque jour qu'ils cèdent du terrain sous la poussée victorieuse des troupes nationalistes.

F. POUBENNEC.

*Ex-professeur de l'Ecole Centrale de Langues
et du Lycée Français de Madrid,
Professeur au Collège N.-D. de Bon-Secours.*

AU BORD DE LA BIDASSOA



BÉHOBIA vu de la France

entend vaguement les premiers coups de canon.

Dancharinea, 8 Août. — Dancharinea est un village en miniature de la frontière navarraise, occupé par les troupes nationales du général Mola. Du côté espagnol les Phalangistes

Hendaye-Frontière, 17 Juillet. — Nous avons appris ce matin la révolte des troupes marocaines espagnoles. Immédiatement, j'ai été à la frontière. L'armée régulière gouvernementale occupe le pont international. Les Français qui arrivent d'Espagne racontent que sur la route les marxistes abattent les arbres pour couper les routes et que les étrangers rencontrent d'énormes difficultés pour leur départ. On apprend la révolte des Navarrais contre le gouvernement maçonnique de Madrid. Le mouvement de Libération s'étend. A Béhobie, village situé à deux kilomètres d'Hendaye, mi-français, mi-espagnol, on

de Primo de Rivera, les Carlistes de Falconde montent la garde. Les Phalangistes ont un petit air batailleur avec leur calotte fasciste et les Carlistes à béret rouge ont l'aspect rude et franc des honnêtes montagnards. Les douaniers Français, après avoir prophétisé la victoire des Soviété-Espagnols m'interdisent de photographier.

Béhobie, 12 Août. — Les ponts de Béhobie et d'Hendaye sont occupés par les miliciens marxistes qui fraternisent avec les douaniers français. Un gros camion, chargé de sucre, passe en Espagne, au grand bonheur des Rouges. Ceux-ci ont des têtes de bandits, de pillards et de voleurs. Vêtus d'une salopette bleue, d'une chemise de couleur indécise, ils portent au côté un vieux fusil orné d'un chiffon rouge. Ils trouvent de très bon goût de tendre le poing aux paisibles français qui passent à 10 mètres d'eux sur la rive opposée. La bataille pour Irun est commencée. On voit les autos monter au fort de San Marcial et ici les marxistes se promènent en bateau, à deux mètres de nous, ornés, bien entendu, de leur emblème soviétique.

Croix des Bourquets, 15 Août. — Des hauteurs de Béhobie, on a une vue panoramique des opérations militaires. A nos pieds s'étend la vallée d'Irun sous un soleil dévorant. A chaque coup de canon: un éclair, puis une détonation dans la fumée, au point de chute. A la jumelle, on distingue des hommes en chemises blanches dans les tranchées. Tour à tour ce sont San Marcial, la Guadalupe, San Marcos qui tirent.

Saint-Jean-de-Luz, 20 Août. — Ces jours-ci, les navires de guerre « Almirante Cervera » et « España » ont bombardé Saint-Sébastien qui résiste toujours. Pourtant nous espérons fermement qu'elle sera bientôt délivrée. Le « Cervera » est juste devant Saint-Jean-de-Luz, aussi puis-je me baigner au son du canon et à la vue d'un bombardement.

Saint-Jean-de-Luz, 3 Septembre. — Des réfugiés arrivent en foule; les miliciens qui ont lâchement déserté, se montrent ici insupportables. Une affreuse mégère s'écrie: « J'ai mis le feu chez moi, les fascistes n'auront rien ».

Les valeureux fuyards, housculent les français, font des réflexions désobligeantes, menacent les paisibles boutiquiers, de toutes les calamités, dont la moindre est une torture raffi-



Hendaye :
Pont
International

née. Ils se promènent dans de somptueuses autos volées, ornées des initiales F.A.T., U.G.T., C.N.T., P.O.U.M. (Partido obrero d'Unificacion Marxista), et trouvent trop mauvaise la nourriture qu'on leur fournit. N'ont-ils pas déclaré que le pain était rassis, et qu'ils voulaient du frais. Pour leur faire plaisir on leur a donné celui de nos soldats.

Hendaye, 4 Septembre. — Irun flambe! D'Hendaye on voit parfaitement l'atroce spectacle; car Irun et Hendaye sont villes jumelles, séparées par le pont International. D'énormes colonnes de fumée montent vers le ciel gris. Quel sinistre vacarme! Quand le feu atteint un dépôt d'essence, c'est une explosion qui projette des pierres et des matériaux en l'air. Les anarchistes qui résistent, un pied en France, usent de la mitrailleuse qui fait un « tacatac » énervant et continu... Les coups de fusil sont plus rares. Tout à coup un gendarme se précipite dans la rue et crie: « Ramassez-vous! gare à la contre-attaque ». Le bruit infernal augmente. On se bat. Les balles tombent en France dans la cour de la gare où je me trouve! Le danger est là! La rue s'est vidée. Il ne reste plus que quelques personnes qui fuient en courant. On se réfugie dans les cafés, n'importe où. Un homme est tué sur le pont international, un autre blessé au pied. La route de Behobie est interdite! De l'autre côté, en Espagne, la fabrique d'allumettes flambe comme une torche au ras du sol. Cette situation

dure 20 minutes; 20 minutes qui paraissent 20 heures! Mais à midi, toute résistance est brisée. Les Nationaux occupent la tête du pont international. Irun a souffert, Irun calcinée et meurtrie, mais enfin délivrée! Le drapeau sang et or de la vieille Espagne flotte au-dessus des toits.

Je remarque que Fontarabie ne s'est pas encore rendue. Le drapeau de la Croix-Rouge la surplombe encore!

Hendaye, 8 Septembre. — Je suis venu voir ce qui reste d'Irun. Hélas! tout est détruit. Dans leur furie criminelle les anarchistes ont brûlé la ville! Le Paseo de Colon est une allée de la destruction. Du Palace-Hôtel il reste quatre murs noircis! Le siège de la C. N. T. est calciné. Une ceinture de maisons intactes entoure la ville.

A la tête du pont international une milicienne trouve bon de se faire remarquer. A la vue d'un prêtre elle déclare, furieuse: « Que fait-il ici, celui-là? Il y a longtemps qu'on aurait dû l'abattre à coups de bâton.

Quelques instants plus tard, on entend un vrombissement de moteur dans le ciel. Je lève les yeux. Un avion rouge et argent est au-dessus de moi! Je vois un mince fuseau qui tombe verticalement. Qu'est-ce donc? En voici d'autres! Une série de détonations me l'apprend! Ce sont des bombes! Quatorze bombes tombent sur Irun! Les nationaux ripostent avec des canons antiaériens, l'avion marxiste vient se réfugier au-dessus du territoire français et les balles nationales tombent



Bateau
portant
le drapeau
rouge

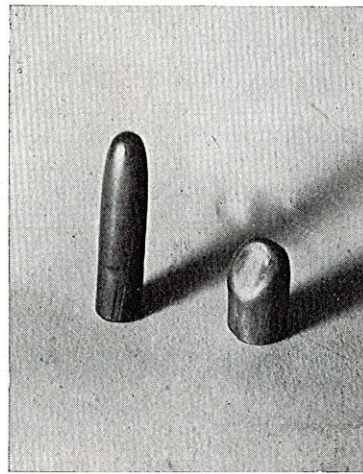
en France. L'avion moscoutaire disparaît dans les nuages et après son départ arrivent comme les carabiniers d'Offenbach les avions français, gardiens de la frontière!

Saint-Jean-de-Luz, 13 Septembre. — Pourquoi donc il y a-t-il une messe solennelle à l'Eglise? Les Espagnols l'ont fait célébrer en l'honneur de la prise de Saint-Sébastien, me répond-on. Enfin la guerre du Guipuzcoa est terminée, cette guerre affreuse dont j'ai vu une partie.

Mais là-bas, dans le Sud, une autre continue; et qui doit durer jusqu'à quand?

Yves MOCAER.

Seconde.



*Balles ramassées après l'attaque
par Y. Mocaër*

WEEK-END

dans le proche sud algérien

Profitant d'un « pont » récent, je décidai trois de mes amis à faire une tournée dans le sud algérien. Je leur servais de guide, mes affaires me donnant souvent l'occasion de parcourir ce secteur de Laghouat dont le seul nom fascine, car il est la porte du désert. Mes camarades, cependant algérois depuis plusieurs années, n'avaient à peu près jamais quitté la ville blanche et se déclarèrent enchantés de ma proposition.

Dimanche, 5 h. 1/2. — Nous quittons Alger dans le roadster Ford d'un ami: deux devant, deux dans le spider. Nous savons tous conduire et nous devons nous relayer tous les cent kilomètres. Il fait encore nuit, car les gens s'éveillent à peine. Quelques trams roulent déjà, cependant.

Par la Colonne Voirol, nous filons rapidement, car la route est longue: 420 km. Nous traversons Birmandréis, Boufarik la ville des oranges.

A 6 heures, nous avons atteint Blida. Un bon café, bien chaud, nous donne un peu de tièdeur. Le soleil n'est pas encore levé et l'aube est plutôt fraîche.

6 h. 1/4. — Nous voilà en route en direction de Médéa. Nous roulons bientôt dans les superbes gorges de La Chiffa. Nous traversons le ruisseau des Singes, et, après Camp-des-Chênes, nous montons pendant vingt kilomètres.

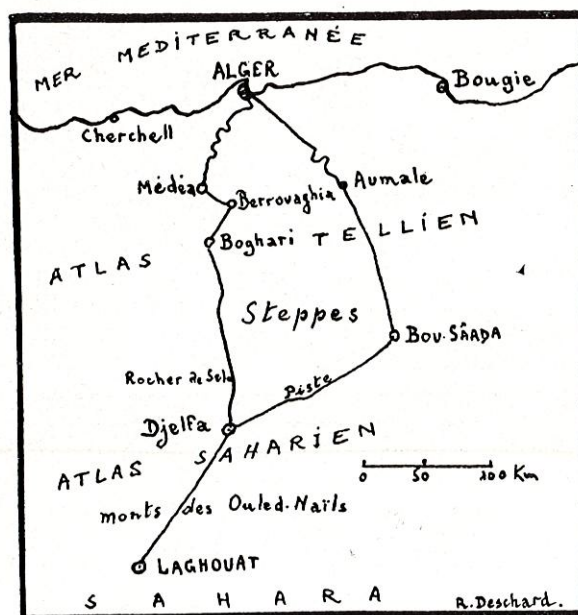
A 7 heures, nous sommes en vue de Médéa, que nous brûlons, cette petite ville n'offrant aucun intérêt à une traversée rapide.

Nous dépassons Loverdo, puis Berrouaghia. Le paysage

s'est déjà modifié, car nous allons bientôt atteindre la zone des steppes.

Nous arrivons à Boghari, vers 8 h. 1/2. Plein d'essence, et, vite, un second café. Nous avons moins froid maintenant, mais la Ford roule à 80 presque tout le temps et le déplacement d'air rafraîchit un peu trop la figure.

9 heures. — Nous quittons Boghari. La prochaine étape est Djelfa, à quelques 130 kilomètres. La route est monotone.



C'est déjà le désert. Nous apercevons les premiers troupeaux de chameaux, qui cherchent leur nourriture dans les buissons des steppes.

De Boghari à Djelfa, il n'y a que deux villages importants: Aïn-Oussera et Hassi-Babach. Entre ces localités, 40 kilomètres!... La panne n'est pas souhaitable... mais la Ford se comporte bien. Dans ce voyage, d'ailleurs, nous n'avons eu qu'à

nous louer de cette voiture: une seule crevaison en 1.000 kilomètres,... et c'est tout.

11 heures. — Nous sommes à Djelfa. Je propose de continuer jusqu'à Laghouat qui n'est plus qu'à 110 kilomètres, car les hôtels de Djelfa sont abominables et on y mange fort mal.

13 heures. — Nous débouchons enfin dans la palmeraie, que nous pouvions voir depuis plusieurs minutes. L'arrivée à Laghouat est assez étrange: on se croit rendu au port, mais il faut encore rouler une dizaine de minutes avant de franchir les portes.



Danses d'Ouleds Naïls

Nous descendons à l'Hôtel Transatlantique qui est très confortable. Un excellent repas nous remet d'aplomb.

Nous partons à l'aventure à travers l'oasis. Nous visitons l'Eglise Catholique, desservie par les Pères Blancs. D'aspect extérieur imposant, elle est, à l'intérieur, d'une grande pauvreté. Tout est propre et net, mais peut-être un peu trop propre, un peu trop net. Les murs sont nus, absolument.

Puis, c'est la mosquée, semblable à toutes les mosquées. Nous montons au minaret d'où la vue s'étend sur toute l'oasis.

Je dirige ensuite notre petit groupe vers les ruelles basses et je leur montre une des curiosités de Laghouat: le système

d'irrigation. Imaginez une infinité de canaux qui coupent en deux les ruelles, avec des ramifications pénétrant sous chaque jardin particulier. L'eau est rare ici : l'irrigation est un grave problème et la réglementation qui la régit est très stricte. Les heures et la durée de distribution pour chaque quartier sont chichement mesurées.

Je montre, en passant, à mes amis, le mausolée élevé à la mémoire d'un général français tué par une balle perdue alors qu'il dirigeait le siège de Laghouat.

Nous allons ensuite visiter le quartier des Ouleds Nails. Les Ouleds Nails appartiennent à une tribu qui a toujours vécu en marge de la vie normale. Les femmes ne quittent la tribu que lorsqu'elles épousent un indigène d'une autre tribu, c'est-à-dire, le plus souvent, lorsqu'elles ont pu amasser une dot suffisante en dansant ou par d'autres moyens plus ou moins étranges.

La chance nous favorise: on célèbre je ne sais trop quelle fête, et nous pouvons assister à peu de frais à toute une série de danses. Ces danses n'ont d'autre intérêt que celle de la couleur locale. Elles sont infiniment curieuses mais parfaitement incompréhensibles pour nos tempéraments européens. Elles sont accompagnées de cette épouvantable musique arabe, dans laquelle on peut bien compter six notes, sept en étant généreux!... Je ne connais rien de plus monotone et de plus exaspérant.

La visite de Laghouat est terminée. Nous effectuons l'achat de quelques souvenirs chez les boutiquiers indigènes. Puis nous regagnons l'hôtel.

Lundi, 8 heures. — Nous sommes tous prêts pour le départ. La voiture est de bonne humeur: le moteur part au premier appel. Nous quittons Laghouat après un dernier regard sur ses maisons, basses, en mottes de terre. Nous repassons l'Oued Mzi: il est à peu près sec. L'on a peine à imaginer que ce lit immense qui, aujourd'hui, ne montre que du sable, s'emplit quelquefois au point de devenir torrent. Il y a plusieurs années le Mzi pendant une crue violente emporta le pont de pierre jeté entre les deux rives de son lit: le pont fut retrouvé dans le Sud de Biskra, à plus de 200 kilomètres,... du moins ce qu'il en restait. Le pont actuel, métallique, a été surélevé de manière à se trouver hors de l'atteinte du fleuve impétueux.

Nous regagnons Djelfa, où nous sommes à 10 heures. De là, nous filons vers l'Est et prenons la piste qui conduit à Bon-Saada. Nous déjeunons au « Transat » et visitons rapidement cette petite ville qui nous déçoit, après Laghouat. Seul, le cimetière musulman retient un peu notre attention: il offre quelques stèles assez curieuses.

15 heures. — A la sortie de Bon-Saada, nous essayons une tempête de sable. Les grains nous aveuglent et se collent à la peau du visage. La Ford peine et n'avance que lentement. Pendant quinze kilomètres, c'est ainsi, jusqu'à ce que nous ayons atteint les premiers contreforts montagneux.

La fin du voyage ne nous apporta aucun nouvel incident. Après Aumale, nous admirons le magnifique décor de Tablat à l'Arba, par le col de Sakamody, à 1.500 mètres d'altitude.

Nous arrivons à Alger, vers huit heures. Nous étions tous très satisfaits: 1.000 kilomètres d'air et de lumière. Nous étions bien approvisionnés pour reprendre les affaires, le lendemain. Le Sud nous avait redonné les forces perdues pendant les mois de vie anémiant dans la débordante activité d'Alger la Blanche.

Raymond DESCHARD,

Inspecteur aux Raffineries de Pétrole d'Alger.



UN SAFARI⁽¹⁾ AU TANGANYIKA⁽²⁾

Réaliser, en cette année trouble 1936, un rêve que l'on caressait depuis l'époque lointaine du premier permis de chasse est, sans doute, une chance assez rare. Nous l'avons cependant réalisé en « ménage », chance plus rare encore et d'ailleurs, comme on le verra dans la suite du récit, les meilleures trophées de chasse ont été dûs précisément au fusil féminin de l'expédition.

L'avion, ici encore, facilite bien les choses. Il m'a permis de quitter mon bureau de Paris le vendredi 3 Avril et de me trouver le mercredi 8 sur le terrain de chasse, aux environs immédiats du Lac Victoria Nyanza, dans l'ancienne province allemande du Tanganyika, aujourd'hui placée sous mandat britannique, à 10.000 kilomètres de la Place de la Concorde.

J'y retrouvai ma femme, partie un peu plus tôt par voie maritime, pour diviser les risques, et là, commença pour nous pendant 25 jours, la plus belle vie d'aventures sportives qu'il soit permis à un chasseur de rêver.

Je voudrais que ce récit, évidemment très court, pût plaire cependant à d'autres qu'aux chasseurs — de ceux-ci peut être n'y en a-t-il pas beaucoup parmi les lecteurs du Bulletin — et on ne saurait, au surplus, demander à tout le monde d'avoir tiré un rhinocéros ou même un lion.

(1) Expédition de chasse.

(2) Afrique orientale Anglaise.

Notre campement qui, d'ailleurs, changea fréquemment au cours de l'expédition, fût toujours conçu selon le même principe: deux tentes, une manière de paillotte construite en quelques heures par les noirs de notre escorte et, un peu plus loin, une vague cuisine, cuisine bien simple d'ailleurs: 3 pierres entre lesquelles couve un feu de bois et où notre cuistot de couleur confectionne en quelques instants les plats les plus succulents.

Mais le récit de la chasse elle-même, est assurément plus passionnant.

Dressons, si vous le voulez bien, un petit tableau des résultats obtenus :

5 rhinocéros, 3 grands buffles, 2 lions, 2 grands éléphants, une demi-douzaine de zèbres et une gamme importante d'antilopes, parmi lesquelles 1 élan du Cap (antilope plus grande qu'une vache de nos pays) et 1 grand kudu, autre antilope célèbre pour la beauté de sa ramure (les cornes de celle-ci mesuraient 1 m. 20 de long. Ces derniers animaux sont dûs à notre « grand fusil féminin ».

Il ne faut pas songer à retracer toutes les péripéties cynégétiques de ces 25 journées. Nous avons, pendant cette période, parcouru près de 700 kilomètres à pied, dans des régions aux profils variés puisque toujours montagneuses. Rien n'est fatigant comme de suivre une piste à flanc de côteau avec des montées et des descentes imprévues.

Puisque nous en sommes aux éléphants, retenons, si vous le voulez cet épisode et traçons-en le cadre avant d'en aborder le récit.

Le cadre : une grande vallée au Tanganyika, tout près de la frontière du Congo belge, le fond couvert par places de forêts à la végétation épineuse, de grandes herbes très dangereuses car le gibier y est invisible et risque toujours de vous surprendre, enfin, plusieurs mares d'eau salée qui, de ce fait, attirent la grosse bête.

Sur la pente d'une colline voisine, nous avions, aux termes d'une longue étape sous le lourd soleil de midi, établi un campement sommaire. Tout l'après-midi, plusieurs de nos chasseurs indigènes avaient, marchant à la limite de leurs forces, parcouru la vallée enchantée, pendant que nous-mêmes, d'une



Une belle pièce
mais...

jumelle attentive observations le paysage à nos pieds et notions d'innombrables traces de passage d'animaux.

Vers le soir, ces animaux eux-mêmes apparurent, et nous

avons pu, avant le crépuscule, compter l'apparition de neuf rhinocéros différents, de nombreuses traces d'éléphants aussi, mais moins certaines. Qu'importe cependant; nous décidons le lendemain matin, dès le lever du jour, d'explorer plus particulièrement les forêts de la vallée où doit se cacher un troupeau d'éléphants connu dans la région.

Le lendemain, peu après le lever du jour, d'ailleurs retardé par une brume humide et lourde qui ne se dissipe guère avant 8 heures du matin, nous partons accompagnés seulement de 4 chasseurs noirs et décidés à ne revenir que munis de trophées importants.

Vers 9 heures, au seuil de la forêt, nous recoupons les traces d'un grand éléphant, passé la veille à 10 heures du soir, nous affirme avec précision un de nos hommes qui a le sens inné de ces choses, et nous voilà, suivant ces traces dans la forêt inextricable mais trouvant, il est vrai, notre passage facilité par la trouée même de l'éléphant.

L'animal a cheminé lentement, cueillant au passage sa nourriture d'une trompe distraite. Partout des branches tordues, des arbres mêmes déracinés, partout aussi et jusqu'à 4 ou 5 mètres de hauteur, de la boue qui sèche sur les feuilles, cette boue que le gaillard a recueillie en se roulant dans toutes les mares de la forêt. Nous nous frottons sans vergogne à toutes ces branches et nous voilà bien vite dans un bel état, qu'aggrave encore l'invasion des insectes.

Quelqu'un a dit que la forêt équatoriale « comptait trop de petites bêtes et pas assez de grosses ». A en juger par les fourmis et les insectes variés qui profitent de tous les interstices de mon vêtement pour me rendre visite, je ne suis pas éloigné de partager cette opinion. Bien mieux, me voilà, au cours de cette poursuite qui dure depuis plus de 2 heures,

déjà, obligé de me dévêtir et de pourchasser les insectes d'un doigt agile, sous l'œil hilare de nos hommes qui, eux, en ont vu bien d'autre.

Mais certains indices nous font penser que l'on se rapproche: traces plus accusées dans le sol, croûtes énormes et fumantes encore. Les précautions redoublent, nous avançons à bon vent sans un mot et ma foi, sans même qu'une branche craque à notre passage. Soudain, émotion violente! bruit d'ouragan... ce n'est qu'un rhinocéros, surpris dans son sommeil et qui ment aux traditions vindicatives de sa race en prenant la fuite devant nous. Mais nous avons eu chaud, et nous avons peur surtout que l'éléphant alerté ne détalât à son tour.

Il est à ce moment près de midi, le soleil vertical perce à peine les branchages touffus de la forêt, il fait bien chaud tout de même. Quelques pas encore, quelques pas qui durent 3/4 d'heure, et voici que, vers 1 heure de l'après-midi, nous entendons le bruit si caractéristique de l'éléphant à son repas. Il n'est pas loin car le pisteur de tête revient subitement sur nous et laisse à nos carabines le soin de s'expliquer avec un énorme animal qu'on décèle à moins de 10 mètres, mais dont le fourré très dens empêche de juger exactement la position. Mis en alerte lui aussi, il fait un mouvement et nous présente d'abord la tête avec la trompe levée, vite nous plaçons deux balles dans cette cible magnifique puis, profitant d'un demi tour subit de l'animal, nous tirons à nouveau à l'épaule. Ensuite plus rien que le fracas d'une fuite éperdue et nous nous regardons tristement las de ces 4 heures d'une chasse épuisante et que le succès croyons-nous n'a pas couronné.

Quelques instants de repos, conciliabule avec nos hommes, et nous décidons, malgré tout, de repartir. Suivre la piste toute fraîche n'est qu'un jeu d'enfant. Au surplus, nous découvrons après une heure de cette marche nouvelle, quelques signes indéniables de fatigue et même des traces de sang. Puis, vers 3 h. de l'après-midi alors que nous approchons de la lisière de la forêt et commençons à nouveau à perdre espoir, nous voyons en regardant



... mettriez-vous sa
tête aux murs de
votre vestibule ?

l'herbe, quelques brins qui se redressent lentement comme si, depuis le passage de l'éléphant, ils n'avaient pas encore eu le temps de reprendre leur position première. La bête est donc là tout près, et notre cœur se gonfle d'espérance. Il était bien là, en effet, le vieux solitaire; trop blessé pour passer en terrain découvert, il avait préféré se retourner et, avant de mourir, tenter contre l'homme sa dernière chance. Nous avions évidemment intérêt à ne pas la lui laisser prendre, et nos carabines s'en chargèrent cette fois, pour de bon.

A terre, cet éléphant, vieux « taureau solitaire », pesait près de 4.000 kg. La pénombre de la forêt ne nous a pas permis de prendre les photographies que ce trophée méritait, on n'en trouvera donc point ici et j'ai dû me contenter, pour tout souvenir, d'en emporter l'ivoire et le pied.

Cette journée marquée d'un si beau succès n'était pas finie encore.

Nous reprenions vers 5 heures le chemin du camp, éloigné de plusieurs milles (1) quand nous eûmes, tout à fait par hasard, une rencontre de rhino — je vous ai dit que cette vallée en contenait beaucoup. En effet, voici dans les herbes éclairées par les rayons d'un soleil déjà près de se coucher, deux cornes de belle venue, qui ne peuvent appartenir qu'à un rhino de grande taille. Il se dirigeait pour boire au crépuscule vers l'une des mares de la forêt, mais la présence insolite de l'homme le trouble et, fidèle aux habitudes de sa race, le voici qui se détourne d'un mouvement rapide et vient sur nous, il n'a guère plus d'une vingtaine de mètres à franchir. Une balle au cœur lui en ôte pour toujours l'envie.

Ainsi, en cette journée fortunée du 25 Avril, avions-nous réuni les deux trophées les plus enviés peut-être du chasseur: un grand éléphant et un grand rhinocéros.

*
**

Je n'ai pas besoin de décrire le retour au camp, la joie qui règne autour du grand feu, les faces admiratives et confiantes de nos noirs tournées vers nous. Ces heures font ou-

(1) mille anglais: 1.609 mètres.

blier les journées creuses, les poursuites épuisantes et décevantes. Tout cela, en une minute, se paye et s'efface.

*
**

Pour moi, j'avais promis au Bulletin le récit de ma plus belle journée de chasse. J'ai essayé de tenir parole, et si, par surcroît, j'ai réussi à vous intéresser, ce sera, Lecteurs de « Bon-Secours », notre plus beau trophée.

L. COSTA DE BEAUREGARD.





VENGEANCE DE POTACHE

Vieux fossiles, tremblez. Demain le bon Hermès,
Les ailes dans la poche et la mine confite,
Ira vous annoncer ma volonté subite
De pousser une pointe au noir palais d'Hadès.

Tremblez, ô manitous des études classiques.
Vous m'avez fait suer au jour de mon bachot
Mais demain, aux enfers, peut-être aurez-vous chaud,
Sublimes écrivains des sottises antiques.

Vous serez là, pensifs, sur le rivage obscur,
Euripide aux côtés d'Horace de Tibur.
Tacite au masque imberbe à la droite d'Homère,

Sapho sur les genoux de l'austère Platon.
Et moi, très dignement assis sur ma grammaire,
Pour vous empoisonner vous parlerai Breton.

R. DEROUT,

Professeur à N.-D. de Bon-Secours.

Allo ...!

Allo ...!

Chers Anciens

La dernière réunion de l'assemblée générale m'avait donné l'impression que vous étiez décidés à « en mettre un coup » pour donner plus de vie à notre association. Me serais-je trompé?

En effet les nouvelles sont peu nombreuses. J'ai beau envoyer des circulaires pour relancer, chaque fois, quelques anciens. Je ne reçois presque rien. La communication est-elle coupée? Sur 35 lettres que j'ai adressées pour ce bulletin j'ai reçu 3 réponses. Vous avouerez que c'est peu.

« Que voulez-vous qu'on vous dise », me direz-vous ? Chers anciens, voilà plus d'un an que votre rubrique s'est agrandie dans le bulletin, vous voyez le genre de nouvelles que nous publions. Elles intéressent. C'est donc dans ce sens qu'il faut écrire. Plusieurs m'ont confié que ce qu'ils trouvaient de mieux : c'était les nouvelles brèves, indiquant ce que deviennent leurs camarades. Alors envoyez-nous un petit mot pour nous dire quels sont les anciens que vous avez rencontrés. Ce qu'ils deviennent.

Vous me direz peut-être encore que vous êtes trop occupés, qu'il vous est impossible d'envoyer un mot. Ne connaissant pas toutes vos situations, je ne puis les comparer à la mienne. Mais croyez bien que moi aussi j'ai du travail. Et puisqu'on parle de soi dans notre revue, voici quelles sont mes occupa-

fions : professeur au collège, aumônier des soldats et marins de Brest, aumônier des routiers scouts de France. Mon temps est complètement mangé par toutes ces fonctions. Pour rendre votre bulletin vivant et pour qu'il ait un intérêt pour vous, j'assume encore la fonction de rédacteur de votre chronique. Je ne puis tout faire. Aidez-moi. Envoyez-moi de vos nouvelles.

Dernière question : Votre abonnement. C'est très joli d'avoir des listes d'anciens, mais si on ne peut leur envoyer le bulletin, ils n'ont aucun lien avec l'association. Jusqu'ici nous avons envoyé notre revue à tous ceux inscrits sur nos listes. Nous ne pouvons continuer. La recevront désormais ceux qui seront en règle avec leur abonnement. Alors? — Tirez, la conclusion, chers anciens.

A mon humble avis, il aurait mieux valu encore l'envoyer à tous les inscrits et adresser à tous un mandat contre remboursement à domicile. J'ai émis l'idée, elle n'a pas été adoptée. Alors de vous-même, mettez-vous en règle.

Chers camarades, excusez-moi de vous parler ainsi, mais dans l'intérêt de notre association, il faut que tout le monde mette du sien.

Merci d'avance de l'aide que vous voudrez bien me donner désormais.

R. MAZURIE.

Quelques Nouvelles d'Anciens

De Frère Marie-Bernard, O. F. M. (Ch. Lanlo).

Paix — Bien — Joie
149, Boulevard de l'Yser, Rouen.
25 novembre 1936

MON CHER CAMARADE,

Il faut que « Bon-Secours » me tienne à cœur pour t'envoyer ces quelques lignes, car nous ne chômons pas en notre petit couvent de Rouen.

En parlant de Rouen tu seras peut-être heureux de savoir que mon jeune frère Jacques dont Bon-Secours annonçait le mariage dans son bulletin de fin d'année 35 suit ici des cours à l'Etat-Major. Cela me donne occasion de le voir, ainsi que sa première héritière ma nièce Joëlle. Il m'a fait part de la présence à Rouen de deux anciens de Bon-Secours, les frères Rémy. Ainsi on finit par se retrouver comme tu vois.

J'ai trouvé ton agréable ultimatum: « car un franciscain ne doit jamais refuser le travail », au retour de ma dernière mission de Brachy, en Seine-Inférieure; un ancien de Sainte-Croix du Mans, Frédéric Le Rebours, propriétaire de l'usine, a mis à ma disposition un auto-car, qui certains soirs faisaient jusqu'à trois voyages pour amener des pauvres et des ouvriers... Le résultat fut splendide : sur une population de 618 habitants il y eut 1.017 communions de distribuées en

quinze jours. Pour la Bretagne cela paraîtrait peu, pour la Normandie c'est un miracle de la Vierge de Lourdes.

Mission providentielle au possible car j'ai lutté contre la C. G. T. pour établir le syndicat chrétien, et à la fin il y avait 19 adhésions, c'est toujours un début. C'est vrai que l'esprit franciscain a ce qu'il faut pour convaincre le peuple. Seulement on a beau être jeune on se fatigue : prêcher le matin et le soir — parfois 2 heures de rang pour les dialogues — les confessions dès 6 h. 1/2 du matin, et des journées entières le samedi — préparer les fêtes, visiter les malades dans la journée et cela seul — car les ouvriers manquent.

Que Notre Dame de Bon Secours inspire à un de nos grands jeunes, de venir à notre aide ! Il ferait son noviciat dans un coin « tout breton » de la Belgique, et son grand séminaire dans notre ravissant couvent de Bernay.

FR. MARIE-BERNARD, O. F. M.

Communiqué par M. l'abbé Mazurié :

Clermont-Ferrand, 21-12-36.

Nous t'envoyons le bon souvenir de deux anciens de Bon-Secours qui aiment bien parler du vieux collègue et de ses sympathiques anciens.

Bien cordialement,
Auguste MANCHEC, C. CRAS.

Raymond Deschard a retrouvé à Alger : *Loïck Dumarcet*, lieutenant d'aviation (groupe lourd, Maison Blanche, Alger). Il est proposé capitaine. Félicitations.

Deschard a vu également *Pierre Léon*, fondé de pouvoir aux Messageries Hachette à Alger.

Michel Lallour est administrateur général de l'Union Ovine de l'Afrique du Nord.

Jean Lallour est à Carthage, exploitation houillère.

Henry Lallour est directeur régional de la Mutuelle du Mans pour le Nord et l'Est.

Pierre Lallour est premier clerc de notaire à Lesneven.

Bernard Lallour fait un stage pour rentrer à la Mutuelle du Mans.

Jean de Poulpiquet est à la Caisse d'Epargne de Brest. *André Chauvel* est sorti de l'Ecole Centrale et se trouve à Brest.

Pierre Le Blond fait sa deuxième année de service militaire.

Joël Lemoigne fait son service militaire à Saint-Cloud.

René Scheffer est lieutenant au 8^e Zouave, Mourmelon-le-Petit, Marne. Il prépare les aspirants aux cours de Saint-Maixent.

Le commandant Le Franc, anciennement à Alger est actuellement second de la *Jeanne d'Arc*.

L'abbé Pierre Briend vient d'être nommé professeur au Séminaire de Bordeaux.

Le docteur Charles Laurent en quittant la *Jeanne d'Arc* a été désigné pour la Bretagne.

L'abbé René Stéphan (ancien de Bon-Secours) fait son année de service dans la marine au 2^e dépôt.

L'abbé Rolland (des frères Mineurs) fait son service au 2^e colonial où il a retrouvé le caporal-chef P. Gélébart.

Yves Pruche a quitté Paris pour venir faire sa première année de médecine à Brest.

Roger Mazurié, nouvellement promu capitaine, a passé un mois à Brest et est de retour à Casablanca.

L'abbé Ramon (ancien élève) a été nommé maître d'étude au Collège.

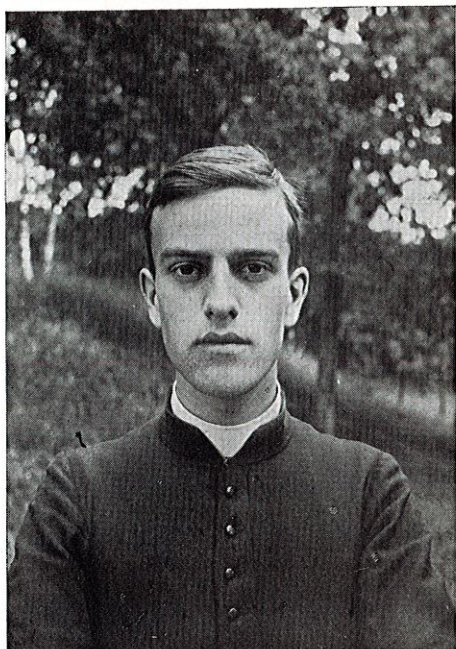
Maurice Brunet (Ingénieur d'Artillerie Navale) est à Brest. Il consacre ses moments libres à donner des cours à la Maison Jeanne d'Arc.

L'abbé Coëffeur (ancien professeur de la Maison), curé du Faou, a été nommé par décision de Monseigneur à la Cure de Concarneau.

ERRATA

Nous nous excusons d'avoir oublié de signaler la présence de M. l'abbé Pierre Branellec à la dernière réunion des anciens.

Nous profitons de ces excuses pour le remercier bien sincèrement des photos qu'il nous a envoyées et qui ont paru dans le dernier bulletin.



NOS .. MORTS



**L'abbé
Pierre
DELALANDE**

Le jeudi 24 Septembre avaient lieu, à Saint-Louis, les obsèques de Pierre Delalande, séminariste-soldat.

La messe fut célébrée par M. le Curé-Archiprêtre. La levée du corps fut faite par M. le Chanoine Gouchen, l'absoute donnée par M. le Chanoine Le Berre, deux amis de la famille. Un peloton de soldats de l'infanterie coloniale rendait les honneurs à leur camarade décédé.

Pierre Delalande avait 21 ans.

**

L'éducation familiale est la plus profonde. Elle marque l'âme de l'enfant d'une empreinte ineffaçable. Les parents, chrétiens de race, avaient façonné l'âme de Pierre à leur image

et ressemblance. Sous des dehors frêles et délicats, Pierre avait une volonté énergique tendue vers le bien et le devoir.

Le collège de Bon-Secours favorisa ces heureuses dispositions. Un matin d'octobre, en 1924, fier de porter la casquette au parement bleu, avec son jeune frère, il vint frapper à la porte du vieux collège. Excellent camarade, très pieux, studieux, il tenait la tête de sa classe.

A la fin de chaque année scolaire ses bras enserraient les nombreux prix remportés de haute lutte.

Dieu avait marqué cette âme pour Lui. Une retraite à Roz-Avel ne lui révéla pas, mais fixa sa vocation. « Il me faut faire le point; puis repartir, neuf, plus éclairé, plus fort. Au moment d'engager ma vie, je dois choisir librement. »

Et voici les réflexions que « Bon-Secours » publiait en 1932:

« ... Seul, à sa table.

« Evidemment, c'est très chic une retraite, mais c'est surtout sérieux... Décider de son avenir... connaître la volonté de Dieu sur soi.

« Tout homme, et, à plus forte raison, tout chrétien, — je l'ai compris à la retraite, — s'il sait diriger les forces vives qu'il porte, doit fournir une vie féconde.

« ... Voir où aller : le but; comment y aller : les moyens... Ça vaut vraiment la peine.

« Mais alors, pourquoi ne pas prendre la résolution de faire des retraites,... mais solides. Elles jalonnent la route.

« Oserai-je? — Pourquoi pas... puisqu'il y a des gens intelligents... des « laïcs » qui le font! »

Celui qui signait « P. D., Philosophie », était déjà séparé des « laïcs ». Très tôt il avait eu le désir du sacerdoce. Au jour de sa confirmation, il choisit le nom de « Jean-Marie », parce que le saint Curé d'Ars était « patron des curés de campagne ».

« C'est à treize ans, — écrivait récemment son frère Paul, franciscain, — que Pierre, ayant vraiment compris l'amour du Christ et la place qu'il devait avoir dans sa vie, commença à me parler de ces choses-là et qu'il chercha à me faire vivre de la vie d'amour du Christ dont il vivait...

« C'était splendide d'avoir, à cet âge, des idées si claires

sur toutes les grandes questions de la vie et de tâcher d'en être apôtre. »

Avec les années, le champ d'apostolat s'élargissait: la famille, le collège... Finalement, Pierre désira évangéliser la banlieue de Paris que lui avaient révélé les articles du Père Lhande. Avec la permission de Monseigneur l'Evêque de Quimper, il entra au Séminaire.

Pendant les premiers mois passé à Issy, il déclara souvent à son père spirituel: « quand je suis à la chapelle, je dis: « Mon Dieu, si vous me preniez tout de suite auprès de vous, je serais très heureux... »

Pendant les vacances, Pierre se dévoue aux enfants des colonies de Saint-Pierre de Neuilly, puis de Notre-Dame Auxiliatrice de Clichy et, enfin, après la réception des ordres mineurs, en 1935, aux colons de Levallois, à Crozon, où il laisse un souvenir profond.

A Brest et à Porspoder, il reprend au moins jusqu'en Septembre 1934, ses conversations intimes avec son frère: « Il trouvait splendide, écrit celui-ci, le chant de la préface des morts. *Vita mutatur non tollitur*. Combien de fois ne m'a-t-il pas chanté cela! »

Le 21 Octobre, Pierre était incorporé au 2^e Régiment d'Infanterie Coloniale, à Brest. Dans une lettre qu'il signe « Pierre Delalande, lecteur... devenu marsouin », il écrit : « Le contact va tout seul et s'opère assez bien... »

Demeuré un jour entier en soutane, j'étais absolument à mon aise, préparés que nous étions par le Séminaire et la P. M. E.

— Ça fait un peu « marrant » la prière au pied du lit: mais on éprouve grande joie et bien moins d'ennuis que les autres, à avoir une vie surnaturelle et sachant que Dieu nous veut là ».

Dès le début il fixe des règles qui concilient avec sagesse ses devoirs à l'égard de ses camarades et du « Foyer » et vis-à-vis de sa famille qui habite Brest. « Il n'est aux siens que secondairement mais il ira chez eux se reposer et se restaurer spirituellement et intellectuellement. »

Il fait ses premières expériences apostoliques. Sa confé-

rence au Cercle n'est pas goûtée. « Si c'est lui qui parle, je ne reviendrai plus », déclare un colonial en sortant. Et le conférencier de conclure: « Le choc m'a été dur, mais j'en bénis Dieu et celui qui me l'a dit; je sais qu'il n'y a pas de moisson, s'il n'y a pas de grains à pourrir. »

Il s'aperçoit vite « que l'apostolat n'est pas tel qu'on se le figurait. C'est bien plus tenu, bien plus beau aussi, parce que si parfois Dieu se sert de nous comme instrument, il est bon et sûr de croire que, le plus normalement, sa grâce agit de façon imperceptible dans les âmes ».

Et pourtant la misère des âmes est grande. « Plus on connaît les camarades, plus on compatit à leurs faiblesses et difficultés... Pour beaucoup la vie est si peu drôle, parfois absolument sans issue ». Alors l'apôtre « souffre de ne pas pouvoir (en toute prudence et sagesse) leur faire mieux connaître le Christ ».

Mais « quand on approche ainsi des âmes, on sent le besoin d'union à Dieu ».

« Je me confesse chaque semaine... »

« J'offre au Maître toute ma vie, les jours gais et les jours sombres et douloureux; en marche, souvent, j'élève ma pensée, je dis des « Ave »... Mon cher Père, je mets mon offrande quotidienne dans votre messe et compte sur vos bonnes prières pour que le bien se fasse ».

Pour que le bien se fasse... le séminariste-soldat pratique « à bloc » l'apostolat du « vrai et chic contact, dans la sueur commune, sous le casque », — l'apostolat de la bonne-humeur: « Les soirs qui précèdent un lendemain peu chargé de travail, on s'amuse fort... on chatouille le nez, les lèvres des copains qui dorment; les réactions sont « tordantes » cela développe la camaraderie », l'apostolat de l'application au devoir d'état. Pierre a suivi le peloton des élèves caporaux. A l'examen final, il a « la satisfaction » (non pour lui, mais pour l'Eglise) d'obtenir la note maximum sur le terrain; il sort troisième au classement et sera nommé caporal-chef. Une période de sa vie militaire s'achève: il conclut ainsi, le 29 mars 1936: « Face au tabernacle, je trouve que, dans les succès, on est un peu gêné... On se sent loin de la croix et des humiliations du Christ, notre Maître... Suffit-il de tout accepter, sachant que Dieu nous aime et que tout est adorablement voulu ».

par Lui pour notre bien, ou est-ce mieux (c'est dur) de le supplier, comme on demande un bien désiré, de prendre ma vie pour le salut de l'âme d'un copain? »

La Providence allait résoudre le cas de conscience. Pierre n'aurait qu'à « tout accepter ».

Le 14 avril, Pierre rentrait de permission en bicyclette, et arrivait très fatigué. « Le lendemain, raconte-t-il, je passais la journée à l'infirmerie avec 40° 2, et, le 16, j'étais expédié à l'hôpital maritime, le médecin craignant la pleurésie. Heureusement elle fut prise au début... Je pense en avoir encore pour trois semaines. » (La lettre est datée du 6 Mai.)

« Quel bien fait une maladie! nous séparant comme d'une coque de toute la vie habituelle...

Le 1^{er} Septembre, il partait pour Cambo (Basses-Pyrénées), au Foyer de cure de la Petite Thérèse. Le 17, sa famille était appelée d'urgence: une forme pulmonaire aiguë s'était déclarée.

Voici, d'après M. l'Aumônier du Foyer, quels furent les derniers moments: « Le bon moral de notre malade avait atténué nos appréhensions du début... « Je veux guérir, — disait-il — je voudrais tant être prêtre pour sauver des âmes. » Mais le mal faisait toujours des progrès.

« Le mercredi matin, l'abbé Pierre me parut abattu. Je m'approche de son lit :

— « Alors, mon petit ami, connaissez-vous un sacrement qui, de sa nature, fortifie, réconforte les malades, peut même, s'il plaît à Dieu, leur rendre la santé?

— « Vous voulez mon Père, me parler de l'Extrême-Onction? »

— « Oui, mon cher enfant, et, si j'étais couché à votre place et fatigué comme vous l'êtes, que me conseillerez-vous?

« Avec son meilleur sourire, ses beaux et grands yeux noirs fixés sur moi, il me répondit :

— « Mon Père, je n'ai pas peur, je veux très bien recevoir l'Extrême-Onction.

« Il la reçut avec une grande piété, et, la cérémonie achevée, me remercia cordialement.

« A sa mère et à sa sœur, accourues à son chevet, Pierre déclara qu'avec toute sa volonté, il avait fait le sacrifice de sa vie et de son sacerdoce.

« Le samedi matin, je communiai une dernière fois notre cher petit ami et revins faire mon action de grâces en sa compagnie. Je lui lus quelques pensées extraites de la *Vie des Saints*. « C'est beau cela! me disait-il ».

L'agonie fut longue, mais les grands yeux demeuraient toujours calmes et s'unissaient aux prières du prêtre et de la maman. Celle-ci le dimanche 20, à midi, adressait à son enfant cette dernière exhortation: « Ne crains pas, mon petit. La Sainte Vierge est là qui te tend ses bras... N'aie pas peur, ton ange gardien est là pour t'assister... Ne crains pas, Notre-Seigneur à qui tu t'es consacré est là pour t'accueillir et te faire miséricorde... Ferme les yeux, le ciel t'est ouvert ». Pierre avait quitté cette terre.

Son corps fut transporté à Brest, où les obsèques eurent lieu le jeudi 24 Septembre, en présence de délégations d'officiers, sous-officiers, caporaux-chefs et soldats et d'un nombreux clergé.

Le samedi 10 Octobre, les deux communautés d'Issy se réunissaient à la grande chapelle. Par une délicate attention de MM. les Supérieurs, le « Père spirituel » de Pierre célébra une messe solennelle de *Requiem* et chanta cette « splendide » préface que le jeune séminariste avait lui-même chanté jadis à son frère Paul.

Au chevet de son fils mourant, Mme Delalande écrivait : « *Il est bien préparé et pense au ciel avec joie* ». Ces mots résumèrent tout : la vie de Pierre, la foi des siens, notre espérance.

Si notre cœur souffre de la séparation et compatit à la peine d'une famille déjà éprouvée par la perte de quatre enfants, que notre âme s'élève, à l'exemple de celui qui, désormais, nous protégera: « *Quæ sursum sunt quærite, quæ sursum sunt sapite, ubi Christus est in dextera Dei sedens* ».

Voilà cette simple vie telle que M. Le Cordier l'a racontée dans *Le Faisceau*, bulletin de Saint-Sulpice.

Chers Anciens, n'oubliez pas dans vos prières notre ancien camarade qui est toujours resté attaché à son collège.

N'y aura-t-il pas parmi les jeunes une âme généreuse pour le remplacer à l'autel?

R. MAZURIE.



Jacques RÉTIÈRE



Le mardi 29 Septembre, l'avant-dernier jour des vacances, Jacques, partant avec deux camarades pour une promenade à bicyclette, fut heurté rudement par un camion et jeté sur le sol. Le choc avait été trop violent: le pauvre petit, porté à la cli-

nique, ne reprit pas connaissance. Le Père Supérieur, en présence des parents, lui donna l'Extrême-Onction, et le lendemain matin l'enfant rendait son âme au Bon Dieu.

Jacques avait 10 ans: en 8^e et en 7^e il s'était placé parmi les meilleurs élèves, on était fier de ses succès, et lui, sans orgueil, cueillait le fruit de ses efforts, c'est-à-dire onze prix en juillet dernier. Son âme, profondément remuée par la Première Communion, s'épanouissait dans la joie, et à la chapelle son attitude exprimait sa foi et son élan vers Jésus.

Tous ses amis vinrent le voir, quand il était étendu sur son lit, le visage aux yeux clos, mais encore souriant. Et le jeudi 1^{er} Octobre, ils le suivirent jusqu'au cimetière. Les parents furent émus de constater que le petit Jacques était si aimé.

Le meilleur panégyrique, c'est ce que l'on disait au retour, à l'heure des souvenirs. L'un : Jacques ne trompait jamais au jeu. Il était gentil avec les autres, et il donnait volontiers ce qu'il avait. Un autre : Comme il était gai! et il ne disait jamais de gros mots. Un troisième: Il m'a défendu souvent contre un plus grand qui m'attaquait. Enfin cette remarque qui va plus au fond: Il se tenait si bien à la chapelle, surtout après avoir communiqué!

Petit Jacques, si jeune, vous étiez déjà un apôtre, très simplement.

Un témoin.

Albert BUHOT-LAUNAY

Nous extrayons ces quelques passages des lettres que son père écrivit au collège :

« Je devais vous écrire, car les dernières pensées d'Albert ont été pour ses anciens maîtres. »

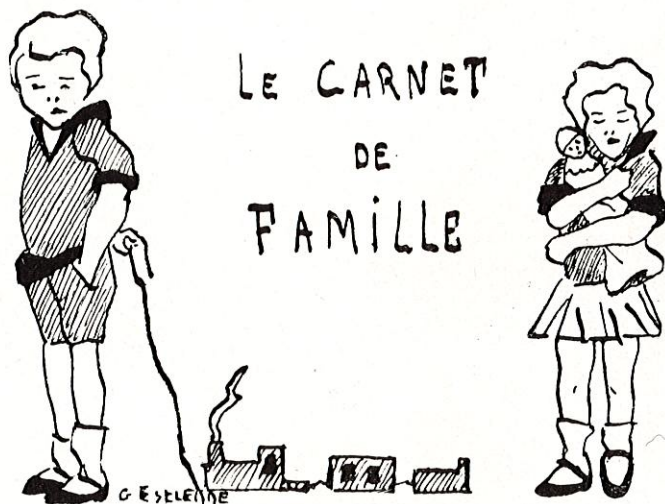
« ... Il avait une lésion cardiaque qui ne pouvait pardonner, et depuis son pèlerinage à Lourdes il ne quittait plus la chambre.

« ... Dans les derniers jours il a révélé un fond qu'on ne pouvait soupçonner et il a été admirable dans sa religieuse résignation. On aurait cru voir un homme de 30 à 40 ans se préparant à la mort, plutôt qu'un gars de 16 ans... Il avait tout prévu et nous le disait simplement, presque sans larme.

« ... Cinq jours avant sa mort, il nous confiait : « Si le Bon Dieu permet que je revienne à la santé, je me ferai prêtre, et dans le cas contraire, j'inspirerai mon jeune frère de là-haut! »

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons la mort de Monsieur *Marcel Bories*, le si dévoué secrétaire de l'Association des Anciens de Notre-Dame de Bon-Secours.





NAISSANCES

Bernard, Frère de Jean Pape, le 29 Octobre 1936, 2 bis, rue du Pont, Brest.

Philippe, fils d'Emile Vaillant, juge suppléant en A. O. F.

MARIAGES

Loïc David, lieutenant de vaisseau, sur le *Sfax*, avec Mlle Paulette Chantreau. Nantes.

M. Jean Le Postollec, professeur au Collège, avec Mlle Jeanne Pothin.

DECES

7 Septembre 1936, Paul de Kerarmel.

Septembre 1936, M. Marmouget, médecin en chef de la marine, père de Jean et de Raymond.

21 Septembre 1936, Pierre Delalande, clerc minoré, caporal-chef au 2^e R. I. C., frère de « Frère Jean-Marie Vianney » et de Hervé.

21 Septembre 1936, M. Branellec, père de M. l'abbé Pierre Branellec et de Paul, Adolphe et Hervé.

29 Septembre, Jacques Rétière, élève de Sixième.

Octobre, Albert Buhot-Launay.

AU SERVICE DE DIEU

Le P. de Gonzague des Déserts a fait sa profession solennelle le 21 Novembre 4 Godewaersvelde (Nord).

M. l'abbé René Ramon, surveillant au collège, a reçu le diaconat le 19 Décembre.

EXAMENS

Ecole Spéciale Militaire de Saint-Cyr :

Pol Coelenbier, Alain Ceillier, Pierre Leconte.

Ecole Navale :

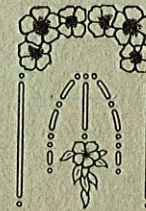
5^e Francis Marie (le plus jeune de la promotion), René Marie, André Houette.

DISTINCTION

Henri Le Goasguen, avocat, maire de Plougonvelin, a été nommé chevalier de la Légion d'Honneur.



Pour tous vos imprimés



Adressez vos Commandes

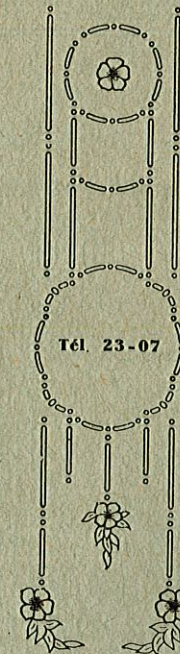
- en toute confiance à -

l'Imprimerie de la Presse Libérale

4, Rue du Château — BREST

LETTRES DE MARIAGE
CARNETS A SOUCHE
CARTES DE VISITE
PROSPECTUS
ENVELOPPES
ÉTIQUETTES
FACTURES
AFFICHES
ETC., ETC...

*Se recommande pour l'impression
des travaux en langue bretonne*



Tél. 23-07

❖ POURVUE DES MEILLEURES MACHINES MODERNES ❖
AYANT EN STOCK UN CHOIX CONSIDÉRABLE DE PAPIERS
— ELLE VOUS ASSURE —
DES LIVRAISONS CORRECTES ET RAPIDES

VÊTEMENTS CIVILS & MILITAIRES

Spécialité de Vêtements de Cérémonie

Aug^{te} LÉON

Ch. PONT - Successeur

BREST - 59, Rue de Siam - BREST

Belle Jardinière, fondée en 1849

Grands Bains Modernes

15, RUE DU CHATEAU -- BREST

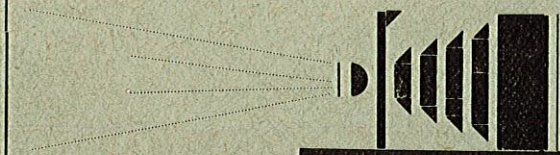
M^{me} Larreur

PÉDICURE (Cors, Ongles incarnés, etc.)

PHOTO

& OPTIQUE

CINÉMA



GRENIER

Opticien

Diplômé de l'Ecole des Hautes Etudes

Travaux d'Amateurs

BREST

VÊTEMENTS
SIGRAND
ET C^{IE}

19, RUE DE SIAM - BREST

TOUS VÊTEMENTS
PRÊTS A PORTER
OU SUR MESURES

POUR

HOMMES ET ENFANTS

Chemiserie - Bonneterie - Chapellerie — Envoi franco des Catalogues et Echantillons



PHARMACIE RÉGIONALE

BREST - 11, Rue Louis-Pasteur - BREST

SEUL DÉPOT pour :

Paul QUENTEL

Le Vin St-Côme, régénérateur
par excellence de la vigueur
intellectuelle et musculaire.

Pharmacien de 1^{re} Classe

Licencié es-Sciences

Du remède Saint-Louis contre
les maladies de la peau,

Maison de confiance

Du sirop pectoral balsamique
etc... etc...

TÉLÉPHONE 7-85

Exécution rapide et soignée des ordonnances

AUX MINES D'ECUME

A. GABARD

39, Rue de Siam, BREST

TOUTE LA MAROQUINERIE

pour Dames et Messieurs

ARTICLES DE VOYAGE

Spécialité d'Articles pour Fumeurs

Pipes : DUNHILL, G. B. D., ROPP, L. M. B., etc...

Hôtel-Restaurant de l'Escargot

27, Rue d'Aiguillon - BREST

(AU CENTRE DES AFFAIRES)

≡ A. POIRIER ≡

Eau courante

Chambres confortables

Chauffage central

DÉJEUNERS ET DINERS A PRIX FIXE ET A LA CARTE

CUISINE SOIGNÉE

TÉLÉPH. 7-28

R. O. Brest 196-10.776

La Maison G. PRIEUR

60, Rue de Siam à Brest

36, Place Thiers à Morlaix

Offre le plus grand choix

de Bagues de fiançailles

d'Horlogerie de premières marques

de Cadeaux pour mariages

Des Prix sans concurrence

ABONNEZ-VOUS

à la belle Revue illustrée :

Jésuites
Missionnaires
MENSUELLE

42, Montée Saint-Barthélémy, 42
LYON

Abonnement ordinaire : 15 francs

Abonnement d'amis : 25 francs

A LOUER

